

CATULLE




Arbre d'Or

LIBELLUS



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Catulle

Libellus

Les Poésies de Catulle

PRÉSENTATION ET TRADUCTION DE
PHILIPPE RENAULT



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2004

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

Caius Valérius Catullus naquit à Vérone en 82 avant notre ère, dans une famille noble liée à César et originaire de la Gaule Cisalpine. Catulle était donc transpadan et du sang celte coulait dans ses veines. Son cognomen est d'ailleurs tiré du mot «catu» qui signifie combat en gaulois. De plus, il est à remarquer qu'à plusieurs reprises, il a eu recours dans son œuvre à des mots celtes latinisés.

On sait qu'il fut l'ami de Cicéron qu'il n'épargna guère dans ses poèmes, mais surtout de Pollion, de l'orateur Hortensius et de Cornélius Népos, tous trois originaires de Cisalpine. Quittant sa ville natale, il se rendit à Rome pour y faire des études brillantes et y mener une vie dissipée qui dut épuiser très vite sa santé et ce, malgré ses fréquents séjours, en vue de se ressourcer, au sein de la propriété familiale de Sirmio, sur les bords du lac de Garde. C'est dans cette villa, que l'on a retrouvé en 1963 une fresque plutôt bien conservée représentant un jeune homme tenant un volumen : de l'avis des spécialistes, il s'agirait de Catulle lui-même. Le portrait aurait été pieusement entretenu par plusieurs générations de la famille du poète si l'on en croit les multiples retouches que l'on y a décelées. Ainsi, contrairement à tant d'autres auteurs anciens, nous pouvons donner un visage à notre poète.

Vers 62, Catulle, qui a vingt ans, rencontre Lesbie qui sera l'unique et grand amour de sa vie. Cette passion très vive contribuera à imprégner pour la première fois la littérature latine d'un lyrisme tendre et sincère. Ce nom de Lesbie est un pseudonyme poétique, on le devine, et qui plus est, très flatteur à l'égard de l'intéressée car on pense immanquablement à Sappho de Lesbos. Le poème 51, un des plus anciens de ceux qui louent Lesbie, est d'ailleurs imité de *l'Ode à une aimée* écrite par la poétesse grecque et que nous avons conservée. La version de Catulle constitue le plus ancien exemple latin d'un poème en strophes saphiques.

Sur cette Lesbie, Apulée (*Apologie*, 10) nous apprend qu'elle s'appelait en réalité Clodia. C'était la fille de Clodius Pulcher et la sœur de cet autre Clodius, fougueux tribun de la plèbe, ardent défenseur des réformes dé-

mocratiques et ennemi juré de Cicéron, chantre officiel des classes dominantes, les *Optimates*. En 63, Clodia avait épousé Quintus Métellus Céler qui fut consul en 60 mais mourut peu après. Elle avait dix ans de plus que Catulle et était une femme romaine de mœurs très libres. Pour preuve, aussitôt après son aventure avec Catulle, elle prit un nouvel amant en la personne du jeune Marcus Caelius Rufus qui fut plus tard accusé d'avoir essayé de l'empoisonner. Mais on sait qu'il fut défendu brillamment par Cicéron – ennemi mortel de la famille des Clodii – qui le fit acquitter, non sans avoir usé des pires arguments, traitant Clodia de « Médée du Palatin » et de « Clytemnestre », l'accusant d'avoir tué son époux et d'avoir entretenu des relations incestueuses avec son frère. Certes, on a beaucoup médité sur elle – Catulle, par dépit amoureux, en a aussi beaucoup rajouté sur son compte – mais il apparaît assez vraisemblable qu'elle avait en tous points la mentalité d'une « femme fatale ». En vérité, c'était une anticonformiste comme la Rome antique saura en produire quelquefois au sein des classes dominantes et ce, malgré le poids d'une société très misogyne qui cadenassait toute velléité d'autonomie de la femme. Vers 59, la liaison qui s'effilochoit depuis déjà longtemps prit fin. Catulle ne s'en remettra jamais et restera brisé jusqu'à la fin de sa courte vie.

Pour Clodia, notre poète n'était qu'un amant parmi d'autres, une agréable diversion mais sans lendemain. Pour Catulle, au contraire, idéaliste malgré ses allures parfois rudes et désinvoltes, Lesbie signifiait la femme dans toute son essence, celle qu'il voulait épouser en toute légitimité sous les yeux bienveillants des divinités.

Outre Clodia, il ne faut pas négliger d'autres liaisons, en particulier la tendre affection qu'il éprouva pour le beau Juventius, une belle canaille si l'on en croit Catulle et auquel il consacra des vers enflammés.

En 57, il fut convaincu par son ami Cinna de s'engager auprès de lui dans l'armée de Memmius – le dedicataire de l'œuvre de Lucrèce – qui allait devenir gouverneur de Bithynie. Catulle, qui avait probablement dilapidé sa fortune en extravagances diverses crut qu'il s'enrichirait dans cette entreprise ; de plus, l'idée de partir dans une contrée lointaine et d'oublier définitivement l'image de Lesbie qui devait encore le hanter, le renforça dans sa décision. Mais force est de constater qu'il ne parvint guère à ses fins : en effet, dès le printemps de 56, c'est-à-dire à peine un an après son engagement, il revint sur ses pas en Italie. Il avait eu néanmoins le temps

de se recueillir sur la tombe de son frère adoré, mort dans les environs de Troie, mais aussi de visiter les plus belles villes d'Asie Mineure.

Catulle est aussi connu pour son hostilité à César qu'il insulta vertement dans ses épigrammes, le traitant à maintes reprises d'inverti notoire. On ne pense pas que cette animosité soit due à des raisons spécifiquement politiques. Car, disons-le, Catulle apparaît peu en phase avec les combats idéologiques que se livraient sans vergogne les *Optimates* et les *Populares*. Dans ses poèmes, il critique, certes, César, champion des *Populares*, mais aussi Pompée et Memnius, aristocrates avérés. Le poète était trop confiné dans ses propres contradictions intérieures pour intervenir dans le débat public. Remarquons qu'aucune prise de position précise n'apparaît dans la moindre de ses épigrammes. Ce qui n'empêche pas qu'il ait éprouvé, face à la crise sociale et politique dans laquelle Rome s'enfonçait, la nostalgie d'un monde plus harmonieux et qu'il ait espéré le retour à des valeurs morales d'essence aristocratique. Car notre Catulle, ne l'oublions pas, était de haute naissance et n'a jamais dérogé, malgré son existence désordonnée et anticonformiste, aux principes qu'on lui avait inculqués. Mais il est vrai de dire aussi qu'il n'a pas été un spectateur très « engagé » de son temps, comme on le dirait de nos jours. La preuve en est fournie par le fait même qu'à l'extrême fin de sa vie, en 53, il se réconcilia plutôt aisément avec César, s'il faut en croire le témoignage des historiens Suétone et Tacite et qu'il fut même invité à sa table. Si cette réconciliation avec le futur dictateur fut possible, ce fut sans doute grâce à l'intervention du propre père de Catulle, très proche de César.

C'est en 52 que le poète dut mourir : il avait trente ans et était dans la fleur de l'âge. On a prétendu qu'il était tuberculeux à cause des quelques révélations qu'il nous fait à propos de sa santé dans l'une de ses pièces : on pense plutôt aujourd'hui que l'homme, éprouvé par la terrible épreuve de sa liaison avec Lesbie, était fatigué de la vie et qu'il désirait en finir, comme certains vers de son œuvre le laissent entendre. Cependant, l'idée d'un quelconque suicide de sa part semble à rejeter. Désirant la mort au plus profond de lui-même, celle-ci finit tout simplement par répondre à ses vœux.

Le recueil poétique

Nous possédons de Catulle un recueil de 116 poèmes regroupés dans nos manuscrits sous le titre de *Liber Veronanensis Catulli*, «Le Livre de

Catulle le Véronais». On s'est longtemps posé la question de savoir s'il renfermait l'ensemble de la production du poète ou non. On s'est interrogé de même sur la circulation durant l'Antiquité de plusieurs recueils différents? A cela, les spécialistes d'aujourd'hui, à l'instar de Jean Granarolo, répondent que le corpus, tel qu'il a été légué à la postérité, serait conforme à la volonté de Catulle lui-même. Bien des indices corroborent cet argument. Tous les manuscrits dont nous disposons –et ils sont assez nombreux– présentent les poèmes strictement dans le même ordre, preuve s'il en est que les multiples éditeurs antiques n'ont pas jugé nécessaire de le faire par eux-mêmes, sinon nous posséderions bien des variantes. Il est en effet plus que probable que Catulle, sentant venir la mort, ait décidé de regrouper toutes ses compositions dans un seul *libellus*, d'où la dédicace bien explicite qui ouvre le recueil. Bien entendu, on est surpris par l'ordonnance qu'il a donnée à ce livre qui ressemble à première vue à un fourre-tout magistral. Mais il a été démontré brillamment par Wiseman que le classement obéissait uniquement à des considérations d'ordre métrique. En effet, une certaine cohérence interne est décelable si l'on tient compte de la nature des vers employés. Ainsi, les poèmes 1 à 60 ont pour caractéristique d'user de tous les mètres possibles. En tête sont placées les poésies courtes; la plus étendue, le *carmen* 10, ne dépasse pas 34 vers. Puis viennent des poèmes plus importants, qui ont une structure strophique (poèmes 61 et 62) ou sont écrites en galliambes (poème 63). Quant au sommet de la production catullienne, ses fresques mythologiques, elles ont été judicieusement placées au milieu du recueil (poèmes 61 à 64). Le plus long poème de cette section (408 vers, une performance de sa part, si l'on considère la brièveté relative de ses autres compositions) est le *carmen* 64, une pièce en hexamètres dactyliques, racontant les noces de Thétis et de Pélée. Les cinquante dernières pièces (65 à 116) sont écrites en distiques élégiaques. De 65 à 68, nous avons affaire à des œuvres encore étendues et d'une certaine ambition littéraire: la *Chevelure de Bérénice* (poème 66), imitée de Callimaque ou l'émouvante pièce 68, sur la mort de son frère, l'un des textes les plus beaux et les plus poignants que l'on ait composé. Enfin, à partir du poème 69, le recueil s'achève par des textes lapidaires, pour la plupart des épigrammes, écrites comme il se doit, en distiques élégiaques.

En mélangeant pareillement les genres, les mètres et l'inspiration, Catulle avait-il l'intention de prouver non seulement qu'il était un poète accompli, mais aussi combien la langue latine était devenue, grâce à ses

efforts et à celle de la nouvelle école, une langue totalement mûre pour la grande littérature avec des possibilités infinies d'expression? Précisons que dans l'Antiquité, le fait de ranger ses poèmes en fonction des sujets traités n'était guère dans les habitudes. Catulle n'a donc pas procédé autrement. Il en résulte que l'œuvre complète de notre auteur, tout au moins les pièces qu'il estimait prêtes à recevoir l'audience du public se trouve en entier dans ce *Libellus*. Ajoutons pour finir que la tradition érudite ne nous signale pas l'existence, à une ou deux exceptions près – contrairement à bien d'autres auteurs – de plusieurs poèmes qui seraient aujourd'hui irrémédiablement perdus.

Les poèmes à Lesbie

On peut se faire une idée de l'histoire d'amour que vécurent Catulle et Lesbie en classant les pièces qui le concernent dans un ordre psychologiquement acceptable dont notre recueil fait abstraction. Le scénario est à peu près le suivant. La naissance de l'amour est évoquée par les pièces 51, imitée de Sappho, et 2, le badinage sur l'oiseau favori de Lesbie. La passion connaît alors ses moments d'apogée: ainsi les pièces 5 et 7, sur le dénombrement des baisers. Mais déjà les prémises d'une rupture se profilent dans le poème 8, *Miser Catulle, desinas ineptire*, dont la maladresse calculée suggère avec infiniment de justesse le trouble de l'amant. Certes, il y a encore de fragiles réconciliations (poème 107), des accès terribles de jalousie dont le plus célèbre exemple est le distique qui forme le poème: «J'aime et je hais...» Mais progressivement Catulle en vint à mépriser et à délaisser Lesbie (poèmes 72, 75). La passion, qui avait duré trois années, se terminait et les blessures se refermèrent non sans heurts et douleurs. Le poème 11 conclut enfin en la mort de l'amour. La plus longue pièce de la fin du recueil, le *carmen* 76, est une adresse aux dieux en vue d'obtenir pour le poète la fin de ses maux de l'âme.

Catulle dans son époque

La vive sensibilité de Catulle trouva encore maintes occasions de s'épancher. Sa ville natale, Vérone, sa villa de Sirmio lui ont inspiré des poèmes presque lamartiniens: citons la pièce 17 sur le pont de Vérone; la pièce 31, sur la douceur agreste de Sirmio. Mais ses vers les plus poignants sont ceux qu'il composa après la mort de son frère (poèmes 65, 68 et 101).

Catulle, comme tous les Romains de bonne famille, accordait une importance sans mesure aux liens de l'amitié: et il eut en effet beaucoup d'amis, des compagnons de débauche pour qui il éprouva une affection débordante. Ensemble, ils participaient à des banquets très «arrosés» en même temps qu'intellectuels où chacun y allait de son bon mot, où l'on chahutait à qui mieux mieux, où l'on s'injurait réciproquement mais toujours avec esprit. Quelques pièces du recueil nous restituent l'atmosphère de ces festins fort animés, voire débridés où toute une jeunesse dorée et exubérante s'agitait avec frénésie et n'hésitait à se faire des blagues de potache.

Catulle usa d'une langue alerte, franche jusqu'à la crudité. Quand il n'aimait pas quelqu'un, ou lorsqu'une personne l'avait blessé dans sa susceptibilité, il le faisait comprendre ouvertement, sans nuance et ses épigrammes assassines pouvaient être d'une verdeur et d'une virulence incroyables qu'il faut mettre sur le compte de sa jeunesse impétueuse, de son caractère entier mais aussi de son sens moral très élevé, choqué qu'il était par tout manquement à la loyauté et à la fidélité, deux valeurs qu'il plaçait très haut dans son estime. Quand on s'était mal comporté à son égard il se sentait obligé d'exprimer sa colère et de se venger et il le faisait d'une manière directe en usant des mots les plus durs et les plus orduriers. Tout cet aspect humain rend finalement cette poésie fort sympathique et fraîche malgré les deux mille ans qui nous séparent de sa création.

Forcément, face à tant de libertés narratives, les traducteurs d'autrefois se sont émus et ont tenté d'en atténuer la truculence embarrassante par souci de bienséance, la palme revenant indiscutablement à Maurice Rat, grand helléniste au demeurant, dans son édition de Catulle datée de 1931 et dans laquelle à force d'anémier les quolibets fumants de Catulle, il sombre dans le ridicule. C'est pourquoi, dans la traduction que je propose, je me suis efforcé, autant qu'il était possible, de ne pas tomber dans le travers du puritanisme, en évitant néanmoins l'excès contraire, c'est-à-dire tirer le poème vers une facilité stylistique et en rajouter dans la grossièreté. Car malgré ses évocations triviales, le poème de Catulle demeure toujours d'une très haute tenue littéraire et c'est en cela que réside tout son aspect miraculeux.

Un nouveau Callimaque ?

Mais Catulle, cet homme fougueux, instinctif, tiraillé par sa sensua-

lité rêvait aussi de se dépasser esthétiquement, de se hisser sur la cime d'un idéal littéraire et d'être un poète glorieux et reconnu de tous ; il y est parvenu en grande partie même si sa trop brève existence ne lui a pas permis de donner toute sa mesure. Il voulait devenir, ni plus, ni moins, un nouveau Callimaque, cette figure incontournable des lettres grecques, tant vénérée par les élites cultivées de Rome dont on sait à quel point elles étaient férues d'hellénisme. Catulle s'inscrit dans le contexte très particulier de ces poètes nouveaux, ces «*Poetae Novi*» dont parle Cicéron, non sans quelque ironie de sa part, et qui ont fleuri dans les années 70 à 50 av. J.-C. Tous, en réaction avec les tendances qu'Ennius avait mises en pratique au siècle précédent, avaient le fervent désir de renouveler la poésie et de la débarrasser des archaïsmes et des duretés de la vieille métrique latine en prenant pour modèle les grands poètes grecs, Archiloque, Hipponax, Simonide, Sappho mais surtout les poètes hellénistiques tels Callimaque et Théocrite. Dans cette Rome bouillonnante de la première moitié du I^{er} siècle, en pleine mutation et sur le point devenir un haut lieu des lettres et des arts où se rencontreraient toutes les avant-gardes, tout semblait permis et toute une génération s'employa à faire un sort aux vieilles tendances. De tous les auteurs plus ou moins «révolutionnaires» qui firent partie de ces «groupes de recherches» poétiques, seul Catulle émergea véritablement et c'est d'ailleurs le seul dont on possède encore les poésies. D'un Laevius ou d'un Matius, par exemple, nous n'avons plus guère que des bribes informes qui ne permettent pas de les juger. Mais soyons-en à peu près certains, ils devaient être nettement inférieurs à notre poète.

Mais regardons d'un peu plus près ces poèmes dits «sérieux». Ils sont un modèle de perfection formelle et de pureté, révélant constamment un métier remarquable, méticuleux, comparable à celui d'un Virgile. Le *carmen* 61 est un épithalame, c'est-à-dire un chant nuptial, en l'honneur du jeune patricien Manlius Torquatus qui épousait Vinia Aurunculeia. C'est un long poème en strophes lyriques qui se terminent par un refrain. Il fait appel à la métrique de Sappho, auteur qui avec Callimaque était en bonne place dans le panthéon personnel de Catulle. Le poème évoque, comme il se doit, les plaisanteries rituelles qui accompagnent la cérémonie ; celle-ci prend fin au moment où les époux entrent dans la chambre conjugale. Quant au *carmen* 62, entièrement en hexamètres, il se compose d'un chœur de jeunes gens et de jeunes filles sur le thème du mariage.

La pièce 63 nous fait explorer les cultes gréco-orientaux, déjà très in-

roduits dans la société romaine du I^{er} siècle av. J.-C. et auxquels, c'est probable, Catulle put approfondir le contenu lors de son séjour en Asie en 57-56 av. J.-C. Dans ce poème, Attis et ses compagnons qui se sont émasculés, dansent frénétiquement pour honorer Cybèle, la Mère des dieux, une déesse très connue à Rome où elle fut introduite dès 200 av. J.-C. et que Catulle lui-même devait honorer avec ferveur s'il faut croire certains poèmes. Après un lourd sommeil, Attis s'éveille et pense avec nostalgie à sa virilité d'antan ; soudain Cybèle apparaît dans toute sa majesté et s'approprie définitivement le bel Attis. On a pensé, peut-être à juste titre, que l'expérience de Catulle se profilait derrière tout cet attirail mythologique : à travers Attis ayant perdu sa virilité – pour le poète il s'agirait plutôt de la perte de sa foi en un amour absolu – le seul recours était de s'offrir corps et âme à la rude mais secourable déesse. Précisons que la pièce est écrite en vers appelés galliambes, en l'honneur des Galles, ces prêtres eunuques dévoués à Cybèle.

La pièce 66 est une traduction d'un poème de Callimaque, *La chevelure de Bérénice*, dont des papyrus Oxyrhynchos nous ont révélé quelques fragments. En 247 av. J.-C., la reine d'Égypte Bérénice, fille du roi de Cyrène, avait consacré une boucle de ses cheveux dans le temple d'Arsinoé pour obtenir le retour de son mari, Ptolémée Evergète, parti combattre en Syrie. Un jour, la boucle se volatilisa du sanctuaire. L'astronome Conon prétendit la retrouver au ciel sous la forme d'une constellation ; peu après, le poète Callimaque, en courtisan habile, reprit cet argument, y trouvant la matière d'un poème, certes flatteur, mais extrêmement travaillé et au final plutôt compliqué. Mais Catulle, le reprenant à son compte, fit en sorte d'aérer un texte difficile d'accès, symbole même de l'alexandrinisme par sa préciosité de haute volée ; mais il sut lui conserver son fin lyrisme tout en faisant montre de la virtuosité de son style et de son savoir-faire poétique. Par la grâce à la ferveur catullienne l'œuvre perdit toute son impersonnalité originelle, devenant un hymne à la femme et à l'amour, deux thèmes récurrents chez notre poète.

Le seul poème de grande envergure composé par notre poète est sans nul doute le *carmen* 64 (408 hexamètres dactyliques) qui narre les noces de la nymphe Thétis et du mortel Pélée et qui constitue une *ekphrasis*, en fait une petite épopée, genre qui tenait fort à cœur à Callimaque dont on sait qu'il était hostile aux compositions trop longues et qui avait lui-même

montré l'exemple en composant *Hécalé*. Cette dernière œuvre fut sans nul doute lue et appréciée par Catulle qui voulut, lui aussi, écrire son épopée.

S'agissant des noces de Thétis, elles avaient, dit-on, été célébrées dans des temps anciens, quand les dieux vivaient encore aux côtés des humains. Et justement pour cette union, mortels comme immortels avaient été conviés. Au cours du récit, Catulle évoque la sublime couche nuptiale destinée à la déesse qui est recouverte d'une étoffe richement brodée, dont la description fournira le second sujet du poème. En effet, du vers 50 au vers 266, le poète décrit les plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos, plaintes dans lesquelles le poète, abandonné lui-même par celle qu'il aimait, mit beaucoup de sa détresse et de son désespoir. Cette longue digression située en plein cœur d'un récit tout à la joie des deux époux Thétis et Pelée, tristesse au sein d'un récit évoquant le bonheur conjugal, offre un effet de contraste fort réussi qui révèle chez Catulle un certain pessimisme car, en dramatisant à l'extrême l'exemple d'Ariane, l'auteur veut prouver toute l'impiété de la race humaine qui lui fut fatal puisqu'elle eut pour conséquence le retrait des dieux de leur existence. Toute illusion s'est volatilisée chez le poète pour ne laisser place qu'à l'incrédulité et à un manque de confiance en l'avenir. De ce fait, l'identification à Ariane dans son infortune est lourde de sens.

Après les lamentations d'Ariane, Catulle évoque le retour de Thésée et la mort de son père Egée puis annonce la venue prochaine de Dionysos, qui rendra à Ariane un bonheur qu'elle croyait perdu à jamais. Les Parques chantent l'épithalame de Thétis et de Pélée et prédisent la naissance et les exploits du futur héros de Troie, Achille. Tout semble pour le mieux et pourtant l'œuvre s'achève sur une touche grave et l'on retrouve le ton de la scène de l'abandon d'Ariane ; le poète, en quelque sorte, prend la parole pour évoquer avec nostalgie le temps béni où les hommes et les dieux vivaient dans une symbiose merveilleuse, déplorant dans le même temps la tristesse de sa propre époque où les vraies vertus se sont, à son avis, lamentablement effondrées. Catulle qui savait user d'une verve tonitruante et se montrer d'une trivialité sans limite était aussi un esprit religieux et un moraliste rigoureux. Le poème se termine donc sur une note plutôt amère qui reflète l'état d'esprit du poète au moment où il le composa.

Ce poème 64 que peut-être Catulle considérait comme son chef-d'œuvre, est à juste titre sa composition la plus ambitieuse et la plus élaborée : elle révèle avec éclat que les leçons des grands maîtres de la littérature hel-

lénistique avaient été fort bien assimilées, en premier lieu, celles d'Apolonios et de Callimaque. Certes, l'œuvre peut sembler un peu artificielle, presque vaine. En vérité, elle est en totale concordance avec les aspirations de Catulle. En effet, elle exprime avec splendeur l'idéal d'une union spirituelle entre deux êtres qui s'aiment, une union qui tenait fort à cœur au poète. Lui-même, on l'aura compris, se serait identifié complètement avec Pelée tandis que Thétis aurait personnalisé la femme parfaite, divinisée, celle qu'il avait cru, à tort, déceler dans la personne de Lesbie-Clodia. Le poème projette donc avec éclat dans un monde irréel les désirs inassouvis que Catulle, brisé par les affres d'une passion malheureuse, ne retrouvait guère au sein d'un quotidien devenu désespérant. L'auteur a donc réussi à faire entendre sa propre voix, même dans une composition apparemment impersonnelle.

La postérité

Catulle fut très populaire tout au long de la période romaine. Virgile fut sensible à son art et retint ses leçons ; Horace, un peu jaloux, se plaignit de l'audience extraordinaire, voire excessive, selon lui, que l'on donnait au Véronais. Au I^{er} siècle de notre ère, Martial le considéra comme son maître dans le domaine de l'épigramme. Saint Jérôme nous livre sa biographie au V^e siècle. Au VII^e siècle, Isidore de Séville le cite encore dans ses Origines. Puis, son œuvre fut oubliée au cours du Haut Moyen-Age, en même temps que celles d'autres auteurs anciens. Certes, au IX^e siècle on retrouva le poème 62 dans un manuscrit. En 965, l'évêque de Vérone RATHERIUS dit avoir lu tout Catulle. Mais il faut attendre le début du XIV^e siècle pour découvrir un manuscrit complet de l'œuvre à Vérone, copie qui fut bientôt entre les mains de Pétrarque, le grand humaniste de l'époque. Ce manuscrit, d'après ce que l'on en sait datait du VIII^e siècle et était écrit en cursive carolingienne, mais il disparut très tôt. Heureusement, on avait eu le temps d'en rédiger en 1375 deux copies qui se trouvent aujourd'hui respectivement à la Bibliothèque Nationale de Paris et à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. C'est ainsi que la Renaissance fut aussi celle de notre poète. Au XV^e siècle, à partir des deux copies, une soixantaine de manuscrits furent édités. Enfin, l'essor de l'imprimerie au XVI^e siècle permit de diffuser avec succès l'œuvre de Catulle. Au XIX^e, les romantiques allemands et français l'admirèrent et reconnurent en lui un frère de cœur. On le compara à Musset. Les néo-classiques aussi le louèrent pour la pureté de

son style et sa finesse tout hellénique. Aujourd'hui, il a toujours une place de choix dans le champ des lettres latines, entre Horace et Virgile, une place éminemment originale en raison des oscillations flagrantes de son inspiration, passant avec aisance du langage ordurier à l'évocation la plus éthérée, et par l'équilibre constant qu'il s'efforça de maintenir entre l'effusion lyrique héritée de Sappho et le raffinement et la rigueur stylistique si caractéristiques des poètes alexandrins.

Catulle avait aussi une très haute idée de la pensée poétique qui se devait d'améliorer et de changer le monde. Pour toutes ces raisons, on a voulu le considérer comme l'exemple le plus accompli du poète, lui qui sut concilier une indéniable expérimentation poétique en vue d'égaliser, voire de surpasser le modèle grec, une rigueur dont à chaque génération de spécialistes on découvre toutes les facettes, et une liberté d'inspiration sans égal. De plus, on s'accorde à lui reconnaître assez peu de faiblesses de style ce qui est une performance de la part d'un poète mort à trente ans. On l'a comparé de ce fait à Rimbaud. Même l'immense cime que sont les poèmes de Virgile n'atteint pas cette perfection métrique et cette vitalité que l'on retrouve constamment chez Catulle. Est-ce à dire que Catulle serait le poète absolu? Certains auteurs ont franchi ce pas comme Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Catulle est en effet le seul auteur latin qui soit resté d'une confondante jeunesse en raison de sa sincérité quasi permanente, celui avec lequel le lecteur peut encore entretenir quelque intimité malgré les deux mille ans qui le séparent de lui. Il est aussi le seul poète antique qui ait mis la femme, dont la perception était si lamentable chez les Gréco-romains, en haut d'un piédestal, lui accordant une âme à part entière; ce qui ne manque pas de le rendre étrangement moderne et humain. Oui, le vœu de Catulle s'est bien réalisé, il a bien réussi à «vivre au-delà d'un siècle en restant juvénile».

LES POÉSIES DE CATULLE

LIBELLUS

DÉDICACE

A qui donc dédier ces fraîches poésies
Que cette pierre-ponce achève de polir ?
C'est à toi, Cornélius, oui, toi qui sus tenir
En grande attention ces menues fantaisies,
Dès l'époque où tu fis, le seul en Italie,
Dérrouler un ouvrage
Savant, par Jupiter, sur la suite des âges.
Malgré tout ce qu'il est, reçois donc mon écrit ;
Quant à toi ma patronne, ô vierge, puisse-t-il
Vivre au-delà d'un siècle en restant juvénile.

RETOUR À SIRMIO

O Sirmio, la perle de toutes les presqu'îles,
Et des îles aussi, toi que Neptune porte
Dans la clarté de lacs et l'étendue marine,
Une profonde joie à te voir m'illumine !
Dire que j'ai quitté les Champs de Bithynie
Et la Thynie, dire que je peux t'admirer !
Quelle ineffable joie d'oublier ses soucis
Quand l'âme est délivrée de sa pénible charge,
Lorsque, tant éprouvé par de lointains voyages,
Nous retrouvons le Lare et qu'enfin, sur un lit
Puissamment regretté le repos nous soulage,
Repos, ce seul présent à notre lourd fardeau !
Salut, belle Sirmio !
Sois heureux, il revient ton maître et tout en liesse,
Et réjouissez-vous, ondes du lac lydien ;
Que tout éclat de rire en ma maison se presse
Dans un rire sans fin.

LIBELLUS

L'AMI DÉBAUCHÉ

Flavius, si celle qui te donne du plaisir
Était une beauté, tu voudrais me le dire :
Tu ne saurais rester sans prononcer un mot.
Or, tu t'es entiché
De quelque mijaurée vulgaire et débauchée.
Bien sûr, c'est cet aveu que tu veux me cacher.
En vérité, tes nuits
Sont loin de se passer dans un parfait veuvage...
Ton lit, quoique muet, me le dit avec rage :
Ces fleurs et cet onguent de Syrie qui l'odore,
Mais aussi ces coussins frottés avec effort,
Ce lit tout disloqué qui bouge constamment,
Tout révèle l'orgie que toi, bien vainement,
Tu veux dissimuler.
Pourquoi ? Si tu n'avais été aussi dément,
Tu ne bomberais pas ta poitrine esseulée.
Mais quelle est ta fortune en bien tout comme en mal ?
Car, moi, de tes amours, je m'en vais m'atteler
Grâce à ma poésie à les rendre idéales.

LE RETOUR D'UN AMI CHER

Veranius, mon plus cher, ô mon meilleur ami,
Es-tu dans ton foyer auprès de tes Pénates,
De ta vieille maman, de tes frères unis.
Tu reviens à la hâte !
Je m'en vais te revoir en parfaite santé ;
Et puis avec brio, tu vas me raconter
Ces récits décrivant
La terre d'Ibérie, son histoire et ses gens.

LIBELLUS

Me jetant à ton cou,
J'embrasserai tes yeux et ton aimable joue.
Oh, parmi vous, mortels tout enivrés de joie,
Yen a-t-il de plus gai, de plus heureux que moi ?

UN MOUCHOIR SACRÉ

Quand tu es au milieu de la joie et du vin,
Ta main, ô Asinius, n'est pas restée oisive,
Toi qui as pris le soin
De prendre leurs mouchoirs à nos pauvres convives.
Et tu fais le malin ?
Détrompe-toi, connard ! C'est la pire ânerie !
Ah ! tu ne me crois pas ? Crois plutôt Pollion,
Lui qui donnerait beaucoup pour que nous oublions
Ce forfait pour toujours. C'est un juge averti
S'agissant de bon goût et de plaisanteries.
Aussi dois-tu t'attendre à mille quolibets
Sauf si tu me renvoies dans l'heure cet objet.
Ce n'est pas sa valeur que j'ai à déplorer
Mais c'est le souvenir d'un ami vénéré :
Car c'est là le mouchoir de Saetabis, présent
Envoyé d'Ibérie
Par Fabullus et Veranius, mes doux amis :
Je me dois de l'aimer autant que Fabullus
Et Véranius chéri.

L'INVITATION AU BANQUET

Mon Fabullus chéri, quel merveilleux repas
Tu vas faire chez moi si les dieux sont aimables,
Si tu prends avec toi quelques mets délectables
Et si tu n'oublies pas
Une jolie donzelle et le vin et l'esprit !

LIBELLUS

Si tout cela est prêt, tu seras bien nourri :
Car ton pauvre Catulle a la bourse remplie
De toiles d'araignées !
Mais moi, je te promets la plus tendre amitié
Mais aussi ce présent le plus beau, le plus fin :
Un suave parfum
Offert à mon amie par la tendre Vénus
Et ses Amours. Dès que tu l'auras respiré,
Tu supplieras les dieux de te rendre ton nez !

BEUVERIE

Toi l'enfant qui me tends ces coupes de Falerne,
Remplis-les, je te prie, d'un vin toujours plus ferme.
Ordre de Postumia, cette loi qui régit
Le cadre des orgies,
Elle qui est plus ivre encor que le grain ivre.
Partez donc, vous pour qui le vin est une injure :
C'est chez les rabat-joie que vous devriez vivre !
Le fils de Thyoné est ici servi pur !

ENVIE D'AMOUR

Au nom de notre amour, ma douce Ipsithilla,
Délices de ma vie,
Invite-moi chez toi pendant l'après-midi.
Si tu y consens, que ta porte ne soit pas
Verrouillée ; je te prie de rester au logis.
Prépare-toi, ma belle, à neuf chevauchements !
Mais si tu veux, consens à me voir maintenant :
J'ai fini de manger, me suis bien restauré ;
Je me suis allongé mollement sur le dos
Et me mets à percer et tunique et manteau.

LIBELLUS

TRAHISON

Ô ingrat Alfenus, rétif à l'amitié,
Pour moi, ton doux ami, tu n'as plus de pitié.
Voilà qu'aujourd'hui, sans remords, tu me trahis,
Perfide! Et pourtant, les actes de félonie
Ne sont guère goûtés par les maîtres de cieux.
Tu n'en as cure et tu laisses un malheureux
Dans sa désespérance. Ah! que font les humains?
A qui se fier enfin?
Pourtant tu m'incitais à déverser mon cœur,
Monstre: je me sentais ému par ton amour,
Qui semblait m'envahir d'une tendre chaleur.
Et c'est toi maintenant qui pars et me délaisse,
Emportant dans les airs par les vents, les nuées
Les serments que tu fis et tes fausses promesses.
Tu as beau oublier, les dieux, eux se rappellent.
La Bonne Foi aussi. Et un beau jour, c'est elle
Qui pour ta perfidie, se fera vengeresse.

UN AMI PEU COMPATISSANT

Cornificius, bien triste est ton ami Catulle:
Le malheur s'est glissé dans son cœur, par Hercule!
Ce mal progresse chaque jour et d'heure en heure!
Oui, pas un seul mot je n'ai reçu de toi
Pas la moindre petite consolation
Ma colère est de poids!
Tu traites mes amours d'une belle façon!
Allons, un petit mot qui peut me consoler,
Plus touchant que les pleurs du Kéien, s'il te plaît.

LES DEUX TOURTEREAUX

En pressant sur son cœur son Acmé, ses amours,
Septimius déclarait : « Si jusqu'à la folie,
Je ne suis pas épris de toi, et si dans ma vie,
Je cesse de t'aimer autant qu'un amant vrai,
Eh, bien, puissé-je errer
Solitaire en Libye ou dans l'Inde brûlante
Rencontrant le lion aux prunelles troublantes. »
C'est ce qu'il affirma ; l'Amour, éternuant
A gauche jusqu'alors, éternua à droite :
Preuve qu'il approuvait. Puis Acmé, doucement,
Se retourna, baisa de sa bouche empourprée
Les yeux tout enivrés du juvénile amant.
Elle dit : « O ma vie ! Septimius adoré,
Ne servons à jamais que cet unique maître,
Aussi vrai que le feu puissant qui me pénètre
Est plus fort, plus ardent que celui qui te tient. »
C'est ce qu'elle affirma ; l'Amour, éternuant
A gauche jusqu'alors éternua à droite :
Preuve qu'il approuvait. Depuis ce bon auspice,
Mutuellement ils s'aiment avec délice
Et tous deux sont aimés.
Pour notre Septimius, il n'y a plus qu'Acmé :
Elle seule, à ses yeux, de loin, a plus de prix,
Que toutes les Bretagnes, toutes les Syries.
Pour la fidèle Acmé Septimius vaut bien plus
Que les plus grands désirs, les plaisirs absolus.
A-t-on jamais trouvé tant de béatitude,
De la part de Vénus tant de sollicitude ?

AVIS DE RECHERCHE

Sans paraître indiscret, pourvu que tu ne te fâches,
Dis-moi donc en quel coin ténébreux tu te caches.
Je t'ai cherché partout, au petit Champ de Mars,
Au cirque mais aussi au milieu des libraires
Dans le temple sacré du puissant Jupiter,
Le long des galeries, je me suis arrêté
Pour aborder, mon cher, toutes ces demoiselles
Dont nulle n'a perdu de sa sérénité
Quand j'ai voulu leur demander de tes nouvelles,
En ces mots : « Rendez-moi, putains, mon bon ami ! »
Or l'une répliqua en dénudant son sein :
« Il est dans ce bouton de rose, par ici ! »
Quand bien même j'aurais la forme du gardien
De la Crête et le vol rapide de Pégase,
Quand je serais Ladas, ou Persée l'aérien,
Un coursier de Rhesus candide comme neige,
Quand je serais encor tous ces êtres volants
Aux jambes emplumées emportés par les vents,
Tu aurais beau me les offrir en même temps,
Camerius, je serais néanmoins éprouvé,
Ecrasé de fatigue à vouloir te trouver.
Supporter ton caprice est beaucoup trop ardu !
Mais pourquoi, mon ami te dissimules-tu ?
Dis-nous où tu seras, sois un peu téméraire !
Aie donc confiance en moi, reviens à la lumière !
Es-tu tenu par des filles au teint de lait ?
Si ta langue demeure accrochée au palais,
Tu perdras de l'amour tous les doux avantages :
Car Vénus, en effet, aime les badinages.
Ou alors, si tu veux, verrouille ton palais
Pourvu qu'à vos ébats je puisse me mêler.

LIBELLUS

A LA PUTAIN DE VARUS

Un jour, l'ami Varus, alors qu'il me croisait
Flânant en plein forum, m'emmena chez sa belle,
Une jolie putain qui, en entrant chez elle
Ne me parut point dénuée de doux attraits.
La conversation entre nous deux s'engage,
Notamment à propos de mon dernier voyage
En Bithynie: «Quelle était donc cette contrée?
Ce voyage eut-il pour toi quelque profit?»
Je répondis alors que ni ma compagnie,
Ni même les prêteurs n'étaient guère rentrés
Chez eux mieux parfumés qu'avant: c'était vrai!
Surtout ceux qui avaient pour prêteur ce mecton,
Ce jouisseur aussi soucieux de sa cour
Que d'un poil au menton.
«Mais on m'a dit que les porteurs que l'on préfère
Viennent de ce pays et que pour ta litière,
Tu t'en serais payé.» Moi, afin de passer
Pour un chanceux fini aux yeux de la putain,
Je lui dis: «Le destin
N'a pas été si dur dans ce pays lointain
Qui a été mon lot: oui, en effet, j'ai pu
Avec moi ramener des porteurs bien trapus.»
Disons-le maintenant: ni ici, ni là-bas,
J'en ai pas eu un, capable de charger
Le pied d'un vieux grabat!
Alors l'autre, effrontée – c'était une putain
Après tout – répliqua: «Prête-les moi, chéri,
Je voudrais m'en aller chez le dieu Sérapis.»
- Un moment, je t'ai dit que je les possédais:
Je me suis exprimé assez légèrement:
C'est mon ami Cinna qui les a achetés.

LIBELLUS

Bon, qu'ils soient à moi, à lui, cela m'indiffère !
Comme s'ils étaient miens, je peux tout à mon aise
En user. Mais toi, que tu es lourde et niaise,
Toi qui n'acceptes pas que je sois tête en l'air.»

L'INGRAT

Ne fais plus plaisir à quelqu'un et ne crois plus
A la reconnaissance.
Non, l'ingratitude est une chose absolue.
Les bienfaits ne sont rien, c'est un fardeau et pire,
Un motif de haïr !
Moi, vois-tu, j'en ai fait l'amère expérience,
Moi qui ai découvert
Le plus terrifiant de mes persécuteurs
Dans celui qui naguère,
Trouva auprès de moi son ami le meilleur.

CONSOLATION À CALVUS

Si les tombeaux muets peuvent se consoler
Dans notre peine et s'ils ne sont pas insensibles
Aux anciennes amours, et qu'ils fassent pleurer
Sur les amis perdus, alors il est possible
Que Quintilia soit moins infligée de sa mort
Qu'heureuse de savoir que ton amour est fort.

LE BON CAELIUS

Caelius et Quintius, dont la jeunesse prospère
A Vérone, se sont épris d'Aufilenus
Et d'Aufilena : donc l'un vénère le frère,
Et le second la sœur : voilà ce qu'on appelle

LIBELLUS

Une association douce et confraternelle.
Mes vœux, à qui faudrait-il que je les adresse ?
C'est à toi, cher Caelius ; de ton lien avec moi,
Tu m'as toujours donné les preuves les plus belles.
Sois heureux ô Caelius, que tes amours soient rois.

DISCRÉTION ASSURÉE

S'il existe un mortel qui a bien mérité
Que son ami, sachant sa grande loyauté,
Lui livre ses pensées secrètes, c'est bien moi.
A cette loi divine,
Je fus initié, Cornélius, et je crois
Que d'Harpocrate, enfin, je ne suis pas indigne.

LE GARÇON À GARDER

C'est à toi, Aurelius, que je me recommande,
Moi-même et mes amours : ce que je te demande
C'est bien peu. Si jamais tu as la noble idée
De conserver intact et dans sa pureté
L'objet de ton désir, garde bien cet enfant
De toute saleté !
Non, non, je n'ai pas peur de la foule vulgaire
Qui va dans tous les sens pensant à ses affaires.
Ce qui m'effraye, c'est toi et ta queue dangereuse
Pour toute une jeunesse candide ou vicieuse.
Quand elle surgira, fin prête à la saillie,
Secoue-la où tu veux et comme bon te semble,
Mais pas sur mon ami !
Mon vœu, je crois, est d'une grande modestie.
Si un besoin pervers te pousse, ô criminel
A détruire ma vie, un mal sempiternel
T'attend ; en effet, on viendra t'écarter :
Les muges, les raiforts sauront te percuter.

LIBELLUS

AFFAMEUR ET VICIEUX

Aurelius, affameur d'hier et d'aujourd'hui,
Mais aussi de demain, tu désires baiser
Celui que j'aime tant et sans la moindre gêne.
Tu ne le quittes pas, tu aimes l'amuser!
Sans cesse à ses côtés, tu veux qu'il t'appartienne.
Mais ce n'est pas la peine!
Car avant le moment de dresser des obstacles
Afin que ton succès soit réel et complet,
Je serai le premier à me faire sucer.
Si tu étais repu en commettant cet acte,
Je serai plus discret; mais je suis en émoi
A l'idée que l'enfant ne mange rien chez toi!
Il a soif, il a faim! Non, il faut renoncer
A lui, avec honneur... Mais je serai sucé!

NI ESCLAVES, NI CASSETTE!

O beau Juventius, fleur de tous ceux d'aujourd'hui,
Fleur aussi de tous ceux qui passèrent avant
Et de ceux qui viendront te voir ces prochains temps,
Il aurait mieux valu que tu eusses donné
Pour mon compte de l'or à ce pauvre Midas
Qui ne possédait ni esclaves, ni cassette
Et que tu ne baisses pas avec ce garçon.
Bien sûr, tu me diras: «Mais il est plein de grâce?»
Certes! Mais il n'a ni esclave, ni cassette.
Moque-toi si tu veux de pareils avantages;
Mais, hélas, il n'a pas, faut-il que je répète,
D'esclave, de cassette!

LIBELLUS

INSATIABLE !

Ô Juventius, tes yeux, ce doux miel du plaisir,
S'il m'était consenti de les baiser toujours,
Même trois cents milliers ne sauraient assouvir
Ma puissance d'amour.
Et même, dis-je, ils auraient beau être foison,
Plus drus que des épis,
Insuffisante encor serait notre moisson.

UN MAUVAIS CHOIX

Vraiment, ô Juventius, dans la foule inouïe,
N'y avait-il donc pas un homme assez gentil,
Digne de ton désir pour aller t'enticher
Sur le rivage affreux et sombre de Pisaure
D'un homme tout blafard à la face plus jaune
Qu'une statue dorée, celui que tu adores
Et qu'à moi tu préfères ?
Quel acte monstrueux viens-tu là de me faire ?

BAISER VOLÉ

Ô Juventius, ô miel, au milieu de tes jeux,
Je t'ai pris un baiser plus doux que l'ambroisie.
Mais ce petit forfait ne fut pas impuni.
Plus d'une heure durant, je fus très malheureux,
Cloué sur une croix !
En pleurant je me suis excusé près de toi :
Mais hélas, mes sanglots n'ont pu te désarmer.
Mon baiser terminé, tu l'as vite gommé.

LIBELLUS

Enlevant de tes doigts fougueux toutes les gouttes
De ta bouche humectée : car pour toi, aucun doute,
Il fallait essuyer une lèvre souillée
Par la bave sans nom d'une pute avérée.
De plus, que de tourments tu m'as humilié !
Que de malheurs divers tu m'as crucifié !
Et ce petit baiser est devenu plus âcre
Que le pire ellébore.
Voilà le châtiment auquel tu me consacres,
Moi qui t'aime et t'adore !
Soit ! Dorénavant donc, jamais plus tu n'auras
Un seul baiser de moi !

LES DEUX FONT LA PAIRE

Mais qui peut donc souffrir, à moins d'être joueur,
Glouton et sans pudeur,
De voir ce Mamurra, lui, l'homme qui domine
Et trésors de Bretagne, extrémité ultime,
Et Gaule chevelue. Romulus enculé,
Pourras-tu le souffrir ? Jusqu'à quand, s'il te plaît,
Ce favori superbe et immensément riche,
Pourra se pavaner calme, de lit en lit
Comme un pigeon candide ou un bel Adonis ?
Romulus enculé, pourras-tu le souffrir ?
Mais tu es un joueur, un glouton sans pudeur !
Ô grand imperator, si tu daignas venir
Dans l'île qui se trouve aux confins d'Occident,
C'était pour que Laverge, esseulé de plaisirs,
Dévorât vingt ou trente millions de sesterces.
Or tout cela n'est que complaisance perverse !
N'aurait-il englouti et raflé que des miettes ?
Non, la fortune de son père, il l'a défaite.
Ensuite il dépouilla le Pont, puis l'Ibérie,
Si connue pour le Tage aux flots inondés d'or.

LIBELLUS

La Gaule le redoute et la Bretagne encore.
Pourquoi réchauffez-vous cet être lamentable,
Il n'est bon qu'à voler vos biens les plus rentables.
C'est pour cela que vous les maîtres sans partage,
Beau-père et gendre unis avez fait ce carnage?

LES DEUX PRIVILÉGIÉS

Porcius et Socraton,
Vous qui êtes les deux mains gauches de Pison,
Ce lépreux, cette famine de l'univers,
C'est donc la vérité!
A mon Véraniolet, à l'ami Fabullus,
Ce Priape à la queue bien ferme vous préfère!
Et tandis que vous vous goinfrez dans des festins
Superbes et ruineux, mes jeunes acolytes
Rôdent aux carrefours, voulant qu'on les invite!

SUR NONIUS ET VATINIUS

Qu'est-ce que tu attends pour mourir, ô Catulle?
Le raide Nonius est sur sa chaise curule
Et l'impie Vatinius ne veut qu'être consul.
Qu'est-ce que tu attends pour mourir, ô Catulle?

LE BON MOT

J'ai bien ri, l'autre jour, au sein d'une assistance
Du mot d'un inconnu. Alors que plein d'aisance,
Mon cher Calvus lançait ses accusations
Contre Vatinius, avec admiration,
Et en levant les mains, notre homme s'écria:
«Grands dieux, quel orateur que ce petit bout là!»

LIBELLUS

INJURES AUX CÉSARIENS

La tête minuscule et en fuseau d'Othon,
Les mollets peu lavés de ce rustaud d'Hérius,
Et les pets tout en légèreté de Libon,
Tout devrait vous répugner, toi et Fuficius,
Ce vieux beau. Mais tu vas te renfrogner encor
Face à mes pauvres vers, unique imperator!

A MAMURRA ET CÉSAR

Vous allez bien ensemble, enculés de première,
César et toi Mamurra, le giton qu'il préfère :
Ce n'est pas étonnant :
Car vous êtes souillés tous deux pareillement,
L'un à Rome, l'autre à Formies sont recouverts
De stigmates impures ;
Atteints des mêmes maux, jumeaux dans la luxure,
Unis dans l'écriture ;
Mais ces deux compagnons recherchent l'adultère,
Et vous êtes rivaux pour courir les donzelles.
Vous allez bien ensemble, enculés de première !

INDIFFÉRENCE

Je me fous, ô César, d'être ou pas déplaisant,
Comme de m'informer si tu es noir ou blanc.

SCEPTICISME

Mentula baise à fond : je veux bien le prétendre !
Comme dit le dicton,
Marmite cueille ses choux comme une grande !

LIBELLUS

L'HOSTILITÉ DES MUSES

Mentula voulait tant atteindre le Pipla :
Mais les Muses, à coups répétés de leurs fourches,
L'ont fait tomber de là !

L'ESSOR DE L'ADULTÈRE

Quand Pompée fut nanti d'un premier consulat,
Moecilla fut baisée par deux hommes, Cinna.
Pour la deuxième fois, Pompée est de nouveau
Consul et Moecilla les a gardé tous deux ;
Pourtant, il en est issu mille rejetons :
Oui, semer l'adultère est lourdement fécond.

LE RICHE PAUVRE

La terre de Firmum suffit, non sans raison
Pour faire à Mentula la réputation
D'un homme bien doté. Sa terre est bien comblée :
Il y a du gibier, des poissons à foison,
Des prairies et des champs, des parcelles de blé,
Des animaux. Pourtant que tout cela est vain !
Il est en déficit.
Qu'il soit riche en manquant de tout, cela est bien.
Louons ce qu'il détient puisqu'il y meurt de faim.

SON PLUS BEL ATTRIBUT

Mentula a pour lui près de trente jugères,
Et une quarantaine en terres labourables.
Le restant est aussi grand que les immenses mers.

LIBELLUS

Par ses biens il pourrait nettement dépasser
Crésus, tant il détient des trésors innombrables :
Des prairies et des champs, de multiples forêts,
Des maris, des étangs jusqu'à l'Hyperborée
Et le vaste Océan. Tout est démesuré !
Mais c'est en lui qu'il a son bien le plus rentable ;
Car soyons réaliste, il ne peut être humain
Puisqu'il n'est qu'une bête énorme et redoutable !

A LESBIE

Pour moi, il est égal aux dieux, cet homme-là ;
Si cela est possible, il les surpasse même
Lorsque soudain il se retrouve face à toi,
Qu'il te contemple, écoute
Ce rire qui ravit, pauvre âme qui se mine,
Tout ce que j'ai en moi de cette force intime :
Car à peine t'avais-je aperçue, ô Lesbie,
Que tous les mots s'exilent
En ma bouche, que ma langue se pétrifie,
Que dans mon corps entier coule un brasier subtil
Qu'en mon oreille un bruit tinte et que la nuit
Se déverse en mes yeux.
Catulle, la paresse est un choix périlleux ;
La paresse a pour toi de sublimes attraits ;
La paresse, jadis a perdu tant de rois
Et de grandes cités.

LA BEAUTÉ IDÉALE

Si l'on en croit certains, Quintia est la beauté :
A mes yeux, elle est blanche et grande, un corps bien fait.
Bien sûr, je suis d'accord sur de pareils aspects.
Mais cependant est-elle belle pour autant ?

LIBELLUS

Non, je ne le crois pas, car dans ce corps massif,
Rien de vraiment piquant, pas de sel, rien de vif!
Lesbie, c'est la beauté,
Non pas pour la raison que son corps est parfait
Mais par tous les attraits qu'à l'ensemble des femmes,
Elle s'est arrogée.

LA PROMESSE

Tu promets, ô ma vie, un amour radieux
Qui durera toujours. Faites en sorte, dieux,
Que ce vœu soit tenu et qu'elle parle vrai
Du plus profond de l'âme afin que jusqu'au terme
De notre vie, durent les liens d'éternité
Qui fondent notre amour dont l'essence est sacrée.

A UN MENTEUR

Crois-tu donc que j'ai pu parler mal de celle
Que je chéris bien plus encor que mes prunelles ?
Non, je ne l'ai pas pu ; et si j'avais osé,
Je ne l'aimerais pas d'un amour si fervent.
Mais toi, comme Tappon, tu veux nous imposer
Ton regard sidérant.

MILLE BAISERS

Vivons, ô ma Lesbie, livrons-nous à l'amour ;
Comme d'un sou terni, moquons-nous des rumeurs
Qui fusent des vieillards pudibonds et râleurs.
Le soleil peut tomber, mais il renaît toujours ;
Hélas pour nous, dès que fuiront nos brèves vies,
Nous dormirons au sein de l'éternelle nuit.

LIBELLUS

Allons ! Mille baisers, puis cent, puis mille encore.
Ensuite, brouillons tout ! Ne retenons plus rien :
Évitons qu'un affreux nous jette un mauvais sort
S'il a eu le malheur de les compter trop bien.

RASSASIEMENT

Tu veux savoir combien de baisers il me faut,
Ô Lesbie, pour que ma flamme enfin se rassasie ?
Il faut autant de grains de sable de Libye
Qui couvrent le domaine odorant de Cyrène
Entre l'oracle saint de Jupiter ardent
Et le tombeau sacré du vieux Battos le grand ;
Autant d'astres au fond du nocturne silence
Qui fixent des mortels les brèves attirances.
Oui, voilà ce qu'il faut au poète insensé
De baisers de ta bouche afin qu'il ait assez.
Ah ! que leur nombre échappe aux fureteurs hargneux
Et aux envoûtements du verbe vicieux !

LE RETOUR DE LESBIE

Celui dont les désirs et les vœux les plus forts
Se retrouve comblé par la faveur du sort,
Son bonheur est parfait !
Moi aussi je suis tout inondé de joie,
Une joie sans limites et plus pure que l'or
Puisque tu me reviens, Lesbie, ô mon désir,
Moi qui n'y croyais plus, et par toi-même encore !
C'est un jour à marquer d'une pierre très blanche
Est-il ici-bas quelqu'un qui soit plus réjoui
Que moi ? Et qui pourra dire que rien n'est plus
Merveilleux que la vie ?

LIBELLUS

L'INCONSTANCE DES FEMMES

Ma femme aimée prétend qu'elle n'a pas envie
D'être avec un autre que moi : Que Jupiter
Le lui implore, cela ne pourrait se faire !
Ce sont ses mots. Pourtant la foule des serments
Faits à l'amant transi, il faut qu'ils soient écrits
Sur les flots et le vent.

UNE TAVERNE LOUCHE

Ô taverne lubrique et vous tous ses clients
Du neuvième pilier, celui près des jumeaux
Qui portent le bonnet, vous croyez-vous vraiment
Les seuls à présenter votre gros instrument ?
Vous croyez-vous les seuls à culbuter les filles
Et à donner le nom de «bouc» aux autres gens ?
Parce que vous seriez tous assis à la file,
Vous les cent ou les deux cents malheureux imbéciles,
Je serai mal en point pour me faire sucer
Par deux cents fainéants ? Eh bien, vous vous trompez !
Sachez le maintenant, votre boutique infâme
Je vais la saloper
Car c'est bien en ces lieux qu'elle est venue, la femme
Qui a fui mon amour, oui, cette femme aimée
Comme nulle autre ne le sera plus jamais,
Une femme pour qui je me suis épuisé.
Et vous, tels des seigneurs, c'est vous qui la baisez.
Mais en réalité, et l'on s'en désespère,
Vous n'êtes que de vils galants, de pauvres hères !
Je pense à toi surtout,
Issu des Chevelus, du pays celtibère

LIBELLUS

Où courent les lapins, oui, à toi, Egnatius
Qui pense dominer par ta barbe fleurie,
Tes dents frottées d'urine, usage d'Ibérie.

LE RIEUR IMBÉCILE

C'est simplement parce qu'il a de belles dents,
Qu'Egnatius rit autant.
Vient-on auprès du banc d'un accusé notoire,
Et soudain, à l'instant
Où l'avocat se met à nous faire pleurer,
Egnatius est hilare !
Entend-on à côté du bûcher d'un garçon,
Les lamentations
D'une mère privée de son seul rejeton,
Egnatius est hilare !
Partout où il se tient, en toute occasion,
Egnatius est hilare : oui, c'est une manie :
Mais elle est, selon moi, incongrue, impolie !
Je m'en vais te tancer, Egnatius, mon petit !
Que tu sois de la Ville ou du pays Sabin,
Tiburtin d'origine ou avare Ombrien,
Étrusque bien portant,
Lavinien basané aux rutilantes dents,
Pour enfin dire un mot sur mes compatriotes,
Ainsi donc, Transpadan,
En fait, de tout pays où on lave ses dents
Avec le plus grand soin,
Même là, je ne puis accepter que tu ries !
Car rien de plus crétin que des rires crétins !
Tu es Celtibérien, et, en Celtibérie,
Le matin, les dents se doivent d'être rincés
Avec ce que l'on a auparavant pissé !
En conséquence, plus ta denture illumine,
Plus cela me dit que tu as bu de l'urine !

LIBELLUS

LE FAUX AMI

Ô Rufus, c'est en vain et pour mon plus grand tort
Que j'ai osé te voir comme un ami sincère :
«En vain» n'est pas le mot, car comme j'ai souffert
De ton hypocrisie. Tu t'es donc fauflé
Au plus profond de moi, te mettant à brûler
Mes entrailles afin de ravir mon bonheur !
Me le ravir, hélas ! effroyable poison
Pénétrant dans ma vie, peste de ma liaison !

LES BAISERS DE LESBIUS

Lesbius est bien joli ;
Pourquoi pas, après tout, puisque notre Lesbie
Le préfère à toi, Catulle, et à tout ton clan.
Mais tout joli qu'il soit, je veux bien qu'il nous vende
Moi, Catulle et mon clan si parmi ses amis,
Il trouve quelques gens qui acceptent de lui
Trois baisers sans attendre.

LES LÈVRES BLANCHES

Que dire donc, Gellius ? Pourquoi tes lèvres roses
Et jolies ont-elles la fâcheuse tendance
A devenir plus blanches
Que la neige d'hiver, lorsque, de ta demeure,
Tu t'en vas le matin puis, qu'à la huitième heure,
Tu interromps une sieste qui te repose ?
Il faut qu'on me l'explique :
Est-il vrai comme dit une rumeur publique
Que ta bouche engloutit le membre formidable

LIBELLUS

D'un garçon très physique.
Ainsi donc, c'est cela : oui, c'est incontestable
Si l'on veut bien prêter un peu d'attention
Aux flancs tant épuisés du malheureux Victor
Et tes lèvres souillées d'éjaculations.

LA COLÈRE DE LESBIE

Alors qu'elle est en présence de son mari,
Ma Lesbie m'injurie.
Et ce pauvre nigaud s'en réjouit : quel con !
Mais tu n'as rien compris !
Si j'étais oublié, si elle était muette
Son cœur serait intact : or elle est en furie :
Je suis injurié, et bien sûr, ses pensées
Sont pour moi ; mais en plus elle est fort courroucée
Puisqu'elle se consume et qu'elle parle aussi.

LE CRIME ABSOLU

Gellius, que fait celui qui baise ainsi sa mère
Et sa sœur, et qui toujours, tunique à l'air,
Est en leur compagnie, veillant des nuits entières.
Que fait celui qui rend son tonton incapable
D'être un mari potable ?
Sais-tu que ce comportement est criminel ?
Oui, c'est un crime immonde
Que ne lavent ni Téthys, qui borne le monde,
Ni l'Océan, père des Nymphes. Un mortel
Ne saurait dépasser
Une telle infamie, même s'il décidait
De se dévorer lui-même, tête baissée.

LIBELLUS

LA MAIGREUR DE GELLIUS

Gellius est maigrelet; cela est explicable:
Sa mère est bien solide, sa sœur est bien jolie
Et son oncle accompli.
Chez lui il y a tant de fraîcheur agréable.
De fait, comment ne serait-il pas maigrelet?
Même s'il ne bougeait que la chose interdite,
Vous seriez dans le vrai.

L'INCESTE ET LE MAGE

De Gellius et de sa mère, union perverse,
Puisse-t-il naître un mage afin qu'on lui apprenne
La divination à l'école des Perses.
S'il faut porter crédit à ce culte odieux,
Une mère et son fils seraient les seuls propices
A engendrer ce mage, adorateur des dieux
Qui goûteront ses chants; c'est lui qui dans le feu,
Jettera les morceaux après le sacrifice.

GELLIUS LE PERVERS

Gellius, si j'espérais bien me fier à toi
Dans ce terrible amour, ce n'était vraiment pas
Pour la simple raison que je te connaissais,
Que je te croyais sain, rempli de répugnance
A l'idée d'accomplir une action si rance.
Non, je me disais qu'elle n'était ni ta mère,
Ni ta sœur, celle pour qui brûlent mes feux.
Malgré l'intimité qui nous liait tous deux,

LIBELLUS

La raison n'était pas suffisante, ma foi :
Force de constater qu'elle le fut pour toi !
Mais il est vrai que tu adores te complaire
Dans toute faute ayant un goût sale et pervers.

BATAILLE DE VERS

Avec grande ardeur,
J'ai cherché avec la passion du chasseur,
Comment t'expédier des vers de Callimaque
Pour calmer ta furie
Et protéger mon chef de tous tes traits vengeurs.
Mais je vois aujourd'hui
Que c'est peine perdue. Mon espoir est bien vain.
Mon manteau suffira pour que je reste sain
Et sauf. De mon côté, j'irai te transpercer
De mes traits et alors tu seras terrassé.

LA RUPTURE

Ô malheureux Catulle, arrête ce délire !
Car ce qui est perdu ne peut plus s'obtenir.
De merveilleux soleils scintillèrent pour toi
Quand, frénétiquement, tu courais autrefois
Au rendez-vous d'un être infiniment aimé,
Comme aucune, dès lors, ne le sera jamais ;
Instants délicieux
Prouvés par nos ébats multiples et joyeux :
Tu désirais ceci :
Aussitôt ton aimée le désirait aussi...
C'est vrai : mille soleils scintillèrent pour toi !
Mais elle ne veut plus aujourd'hui ! Oui, crois-moi,
Ne désire plus rien et ne recherche plus
La femme qui te fuit,

LIBELLUS

Celle qui provoqua le malheur de ta vie !
Adieu, femme ! Allez, tien bon Catulle !
Non, non, il n'ira point afin de supplier
Puisque tu le bannis. Mais un jour, toi aussi,
Tu verseras des pleurs à ce moment où nul
Ne te suppliera plus. Pute ! Peste sois-tu !
Qui te recherchera ? Qui te trouvera belle ?
Qui sera ton amant ? Oui, quel individu
Sera sur ton tableau de chasse ? Oui, voyons :
Qui aura tes baisers ? Et qui sera mordu
Aux lèvres ? Non, Catulle, endure-toi, tiens bon !

MESSAGE À LESBIE

Furius et Aurélius, que j'accompagnerai
S'ils allaient aux confins de l'Inde où s'entend
Le flot retentissant de la mer d'Orient,
S'il parcourait l'Hyrcan et la molle Arabie,
Le pays des Sages, le royaume des Parthes
Armés de mille traits,
Ou les rives du Nil que les sept embouchures
Ont fait se colorer,
S'il franchissait les monts des Alpes sans mesure,
Afin de contempler les trophées de César,
Le Rhin gaulois ainsi que les Bretons barbares
Qui sont si loin de nous,
Ô vous qui êtes prêts à me suivre partout,
En dépit des dangers, suivant l'ordre des dieux,
Portez à mon amie ces mots point doucereux :
Qu'elle vive et se vautre avec son flot d'amants
Qu'elle étreint tous mais dont nul ne compte vraiment,
Bien que les épuisant avec acharnement.
Non, qu'elle n'ait plus foi à notre amour d'antan ;
De par sa volonté, la passion n'est plus
Telle la fleur d'un pré touchée par la charrue.

LIBELLUS

DÉCHÉANCE DE LESBIE

Ô Caelius, ma Lesbie, ma Lesbie adorée,
Oui, Lesbie que Catulle aimait plus que lui-même,
Plus que tous ses amis, ma Lesbie se promène
Dans les rues mal famées et elle est très acerbe
Pour branler les enfants de Rémus le superbe.

PLAINTES

Serait-ce la lionne en ses monts de Libye
Ou Scylla aboyant tout en bas de ses aines
Qui t'enfanta pour être aussi dure, inhumaine
Et mépriser la voix d'un suppliant réduit
Au plus sombre malheur? Cruauté inouïe!

LES AFFRES DE LA PASSION

Tu me disais jadis, n'adorer que Catulle,
Lesbie; tu préférerais mes bras à ceux de Jupiter.
Et moi, je t'ai aimé non d'un amour vulgaire,
Qu'inspire une maîtresse,
Mais de l'amour qu'un père a pour ses rejetons.
Mais je sais qui tu es! Et malgré le frisson
D'un désir plus brûlant, j'ai perdu tout égard
Pour toi. Tu diras: cette chose est bizarre!
Mais cette perfidie dont je fus la victime
A redoublé l'amour mais entamé l'estime.

UN DÉSIR INALTÉRABLE

Voilà, ma Lesbie, où j'en suis arrivé!

LIBELLUS

Voilà à quelle fange elle s'est ravalée!
Serais-tu devenue un être vertueux,
Je ne pourrais jamais plus t'avoir en estime
Ni réduire mes feux,
Même si j'agissais avec force contre eux.

SUR SON AMOUR

J'aime et je hais. Comment cela est-il possible?
Je l'ignore, mais c'est en moi et c'est terrible!

UN TOTAL ENGAGEMENT

Nulle femme n'a pu se dire autant aimée
Que Lesbie, non, jamais!
Non, jamais, disons-le, un tel engagement
N'a été respecté avec autant de foi
Que par moi, moi qui suis très amoureux de toi.

L'AMOUR ET LA HAINE

Lesbie médite de moi et toujours, et encore:
Elle est intarissable! Ah! je veux bien mourir
Si Lesbie ne m'aime pas d'un amour très fort.
La preuve? A chaque instant, je m'en vais la maudire.
Mais si je ne l'aime plus, je veux bien mourir!

A LUI-MÊME

Si un homme est heureux quand il a souvenance
Des bienfaits accomplis, s'il a été pieux,
S'il n'a jamais manqué à la foi d'un serment,

LIBELLUS

S'il n'a jamais trompé les siens en invoquant
La puissance des dieux,
Catulle, que de joies te promet cet amour
Si dur quelle que soit la durée de tes jours.
Tout ce qu'un homme peut dire et faire de bien,
Tu l'as dit, tu l'as fait; hélas! ce fut en vain
Pour t'être confié à cette femme ingrate.
A quoi bon torturer ton âme davantage
Ôte-toi de cela, retrouve du courage,
Cesse de te ronger: les dieux sont contre toi.
Mais qu'il est rude, enfin, de rompre tout à coup
Un amour qui fut long: c'est dur, mais tu le dois!
C'est là ton seul salut! Oui, sois victorieux!
Il le faut, que tu le puisses ou non. Ô dieux,
Si vous êtes dotés de l'esprit de pitié,
Si vous avez déjà accordé vos secours
A ces pauvres mortels que la mort assaillait,
Contemplez ma misère et si ma vie fut pure,
Extirpez cette peste en moi qui me torture,
Qui, se glissant pareil à un venin narquois
Dans toutes mes fibres a banni toute joie.
D'elle, je ne veux plus une once de douceur,
Je ne demande plus – un impossible espoir –
Qu'elle ait au moins quelque respect pour la pudeur;
Moi, j'aspire à guérir d'une maladie noire.
Ô dieux, accordez-moi cette grâce suprême
Pour ma pitié notoire.

ÉPITHALAME DE JULIE ET DE MANLIUS

Ô fils d'Uranie, habitant
De l'Hélicon, toi qui entraînes
La douce vierge vers l'époux,
Ô Hymen, Hyménée!
Ô Hymen, Hyménée!

LIBELLUS

Couronne ton front de ces fleurs
De marjolaine parfumée,
Prends ton voile de feu, accours
Et que tes pieds de neige portent
La sandale jaune de couleur.

Tout animé par l'allégresse
De ce jour, que ta voix se dresse
Pour chanter l'hymen et son hymne ;
Frappe la terre avec cadence,
Secoue la torche de résine.

Et Manlius voit passer Junie
Telle la déesse d'Idalie
Venant vers le juge Phrygien,
Douce vierge prenant époux
Sous les auspices les plus doux.

Tel encore un myrte d'Asie,
Brillant de ses rameaux fleuris,
Du fait que les Hamadryades
Les ont abreuvés de rosée
Pour leur joie la plus délectable.

Que tes pas viennent jusqu'à nous,
Hâte-toi de quitter Thespies
Et les cavernes d'Aonie
Que rafraîchit l'onde limpide
De la douce nymphe Aganippe.

Puis, appelle dans sa demeure,
Celle qui enchaîne le cœur
De son époux d'un lien ardent,
Pareil à l'arbre que le lierre
Dans ses rudes replis enserre.

LIBELLUS

Vous aussi, ô vierges si pures,
Vous dans l'attente de ce jour,
En cœur entonnez en mesure
Ô Hymen Hyménée,
Ô Hymen Hyménée!

Et qu'il se hâte de venir
Afin de remplir son office,
Guidé par la Vénus sacrée,
Lui qui se doit de célébrer
Une union noble et propice.

Quel dieu mérite la prière
Des doux amants? Quel dieu du ciel
Faut-il que les hommes révèrent?
Ô Hymen Hyménée,
Ô Hymen Hyménée!

Ô toi que le père tremblant
Aime invoquer pour ses enfants,
Toi qui vois s'ouvrir la ceinture
Des jeunes filles, toi que guette
Le jeune époux inquiet, peu sûr,
Toi qui livres aux mains farouches
Du garçon la jeune fille pure
Des bras de sa mère arrachée,
Ô Hymen Hyménée,
Ô Hymen Hyménée!

Sans toi, Vénus ne pourrait pas
Goûter à ces plaisirs blâmés
Par l'honneur. Si Vénus a cela,
C'est parce que tu y consens.
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Sans toi, nulle maison ne peut
Donner d'enfants et le père voir

LIBELLUS

Sa race durer. Si le père a cela,
C'est parce que tu y consens.
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Privé de ton culte sacré,
Jamais une terre aux frontières
Ne saurait être gardée.
Et si cette terre a cela,
C'est parce que tu y consens.
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Ouvrez la porte close, ouvrez!
Vierge, parais! Vois les flambeaux
Et leurs cheveux étincelants...

Lacune

... La pudeur sainte est en retard:
Elle écoute et elle obéit
Mais elle pleure à son départ.

Ne pleure pas, ô jeune fille,
Ne crains pas qu'une femme plus
Belle ait vu le soleil luisant
Venant du flot de l'Océan,

Telle, seule dans les beaux
Parcs d'une maison opulente,
Surgir l'hyacinthe fascinante.
Tu tardes, le jour va s'enfuir;
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Nouvelle épouse, il faut sortir.
Je t'en prie, écoute ces mots,
Regarde comme les flambeaux
Secouent leur chevelure d'or;
Nouvelle épouse, il faut sortir.

LIBELLUS

Ne crains jamais que ton époux
Puisse devenir assez fou
Pour se jeter dans l'adultère
Et les plaisirs les plus vulgaires,
Loin de la rose de tes seins.

Non, comme la vigne flexible
Enlace les arbres voisins,
Tu l'enchaîneras sur ton sein.
Tu tardes, le jour va s'enfuir;
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Que de joies données à l'époux
Dans la nuit vive! Que de joies
Dans la clarté de l'horizon!
Prends garde, le jour va s'enfuir!
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Enfants, levez haut vos flambeaux;
Voyez venir le voile ardent;
En chœur, tous, chantez comme il faut,
Io Hyménée, Io Hymen!

Que l'on ne se taise point!
Fusez, libres chants fescennins;
Qu'il offre des noix aux enfants,
Le mignon qui sait maintenant
Que son amant le laisse enfin.

Offre des noix à des enfants,
Inutile mignon. Trop longtemps
Tu as joué avec des noix.
Or aujourd'hui, sers Thalassius.
Ô giton, offre-lui des noix.

Les fermières, hier encore
Subissaient tes moqueries, Or

LIBELLUS

Le friseur va te tondre la tête ;
Pauvre mignon, quelle défaite !
Allons, il faut offrir des noix.

On me dit, époux parfumé,
Que tu es dans l'affliction
En renonçant aux beaux garçons.
Mais il faut s'abstenir pourtant
Io Hymen Io, Hyménée !

Tu n'as jamais connu, Manlius,
Que les plaisirs autorisés
Mais ces plaisirs sont interdits
A l'homme devenu mari.
Io Hymen, Io Hyménée !

Toi, l'épousée, garde-toi
De lui refuser tes faveurs
De peur qu'il n'aille voir ailleurs !
Io Hymen, Io Hyménée !
Io Hymen, Io Hyménée !

Vois la maison de ton mari :
Richesse et joie coulent ici :
Sache qu'elle t'obéira !
Io Hymen, Io Hyménée !
Io Hymen, Io Hyménée !

Jusqu'aux jours où l'homme vieillit
Tout tremblant ne pourra parler
Qu'en disant à chacun des « oui ».
Io Hymen, Io Hyménée !
Io Hymen, Io Hyménée !

Franchis avec les dieux éléments
Dans tes sandales dorées le seuil
De l'entrée et passe le battant.

LIBELLUS

Io Hymen, Io Hyménée!
Io Hymen, Io Hyménée!

Là ton époux est dans l'attente
Couchés sur des coussins de Tyr,
Il tend ses bras pleins de désirs.
Io Hymen, Io Hyménée!
Io Hymen, Io Hyménée!

Tu brûles fort, mais lui, sa flamme
Qui consume en secret son âme
Est plus resplendissante encor.
Io Hymen, Io Hyménée!
Io Hymen, Io Hyménée!

Enfant, laisse le bras dodu
De l'épousée pour qu'elle avance
Vers la couche de son élu.
Io Hymen, Io Hyménée!
Io Hymen, Io Hyménée!

Et vous, femmes de bien,
Que loue la bouche des anciens,
Placez la femme dans son lit.
Io Hymen, Io Hyménée!
Io Hymen, Io Hyménée!

Époux, tu peux enfin venir :
Ta femme t'attend dans ton lit ;
Son jeune visage est fleuri :
On dirait la fleur de la vierge,
Ou le pavot couleur de rose.

Et toi, époux, tu es si beau
Que les grands dieux me soient témoins :
De toi, Vénus a pris grand soin
Te comblant. Le jour va s'enfuir !

LIBELLUS

Nouvel époux, il faut sortir.

Te voici, tu ne tardes plus ;
Qu'une faste Vénus t'assiste
Puisque devant tous, ton désir
Apparaît en ne cachant plus
Ton amour noble et bienvenu.

Oui, il devrait en préalable
Compter chaque grain de sable
De Libye et les astres d'or,
L'homme qui voudrait dénombrer
Vos jeux si doux, si agréables.

Goûtez à votre aise aux délices
Et bientôt donnez-nous des fils ;
Une race d'un nom antique
Ne doit pas rester sans jeunesse :
Il faut que la race progresse.

Je veux qu'un petit Torquatus
Tende sur le sein de sa mère
Ses petites mains potelées
Et que, la bouche grande ouverte,
Il offre un sourire à son père.

Qu'il soit l'image de son père,
Que tous, sans le savoir avant
Le reconnaissent aisément
Et qu'il soit par sa belle allure
Le portrait de sa mère pure.

Et que les vertus maternelles,
Garantes de l'éclat d'un nom,
Rejaillissent en une immortelle
Gloire, comme celle qu'offrit
Pénélope à son rejeton.

LIBELLUS

Jeunes vierges ! Fermez la porte !
Il faut mettre un terme à vos jeux.
Et vous, époux, vivez heureux ;
En exerçant votre vigueur
A vos seuls devoirs amoureux.

HYMNE NUPTIALE

Jeunes garçons, debout, Vesper est sur l'Olympe
Il lève son flambeau attendu tant et tant !
Il est grand temps, quittez les festins opulents !
Que survienne la vierge et qu'on chante Hyménée :
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

Jeunes filles, voyez-vous ces jeunes garçons ?
Levez-vous, agissez, déjà l'astre du soir
Dévoile sur l'Oeta des lumières notoires
Aucun doute, il est vrai ! Ils sont bien pressés
De quitter le banquet : ah ! comme ils ont raison
De courir car leur chant donnera la victoire.
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

Compagnons, remportez la palme, elle n'est point
Facile. Regardez bien ! Les vierges se répètent
Entre elles tous les chants pour les garder en tête.
Non, ce n'est pas en vain. A quoi bon s'étonner ?
Un objet et un seul est au fond de leur cœur.
Nous, nous les écoutons, mais l'esprit est ailleurs.
Or, nous serons vaincus et ce sera justice.
Il faut un peu d'effort pour être les vainqueurs.
Mais du moins, en ce jour, ne gardez que le chant
Dans vos cœurs. Elles vont commencer à chanter
Et nous, notre devoir est de leur répondre.
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

LIBELLUS

Vesper, existe-t-il une étoile plus sombre
Que la tienne? Tu peux arracher une fille
Aux bras de sa maman et livrer au garçon
Une vierge parfaite. Or que fait de plus vil
L'ennemi qui ravage avec force une ville.
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Ô Vesper, brille-t-il au ciel un plus bel élément
Que le tien? Par ton feu, tu scelles le serment
De l'hymen convenu, voulu par père et mère,
Mais il n'est consommé que lorsque ta lumière
Lumineuse apparaît. Ah! que donnent les dieux
De plus charmant en cet instant miraculeux?
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

À ta venue toujours le garde est fort sévère.
La nuit cache le ladre: or, toi, souvent, Vesper,
Tu le prends sur le fait, lorsque de nom changeant
C'est l'aube qui surgit. Laisse donc ces jeunettes
Te harceler sans cesse avec leurs réprimandes.
Si leur bouche se plaint, leur cœur te redemande!
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Comme la fleur cachée dans un jardin fermé,
Pousse loin du troupeau, épargnée par l'araire
Caressée par la brise, affermie au soleil,
Et nourrie par la pluie, elle est très convoitée
Par les filles et par la horde garçonnière.
Mais, à peine cueillie, elle est flétrie et vieille
Refusée par le gars, refusée par la fille.
Telle est la vierge: tant qu'elle demeure pure,
On la chérit; flétrie, marquée par la souillure,
Les garçons disent non, les filles la méprisent.
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Comme une vigne veuve en un champ délaissé
Ne s'élève jamais pour porter des raisins,

LIBELLUS

Mais sous son poids traînant son corps fragile et fin
Fait ramper ses rameaux jusque dans ses racines,
Jamais le vigneron et jamais le taureau
N'auront d'attention. Qu'on l'unisse à l'ormeau,
Vignerons et taureaux la voient comme sublime !
Ainsi la vierge : tant qu'elle reste inféconde,
Elle vieillit sans soin. Mais à l'heure opportune,
Qu'elle s'unisse enfin et l'époux la vénère
Elle devient plus digne au regard de son père.
Hymen, ô Hyménée ! Hymen, ô Hyménée !

Ô vierge, il ne faut pas résister à l'époux
Toi qui lui fus donnée par les mains de ton père,
Tout combat est futile ; à ton père, à ta mère,
Tu dois obéissance : oui, ta virginité
N'est pas à toi entière : un tiers est pour ton père ;
Un autre est pour ta mère et seule la dernière
T'appartient. Oui, les deux sont leur propriété
Et c'est à leur beau-fils qu'ils les ont concédés.
Hymen, ô Hyménée ! Hymen, ô Hyménée !

ENVOI D'UN MAUVAIS LIVRE

Si je ne t'aimais pas autant que mes prunelles,
Délicieux Calvus, c'est avec un grand zèle
Que je te haïrais pour un pareil présent.
Tu veux donc me tuer ! Que t'a donc fait Catulle
Pour ces poètes si mauvais, si indigents ?
Qu'ils soit maudit des dieux celui de tes clients
Qui t'adressa ces vers nombreux et archi nuls !
Si, comme je le crains,
C'est là le cadeau de Sylla le grammairien,
Aussi neuf que piquant, je n'y vois que du bien :
C'est tout à fait normal que tes travaux demeurent !
Mais par les dieux, ce livre est d'une telle horreur !

LIBELLUS

Si tu l'as envoyé, c'est pour m'assassiner
Et de plus en plein cœur d'une belle journée!
Ah, petit plaisantin, tu vas me le payer!
Demain, dès l'aube je vais chez tous les libraires
Pour les terroriser, que ce soit Caesius,
Aquinus, Suffenus, tous ces Olybrius,
Et je raflerai tous ces hideux exemplaires,
Te rendant le tourment dont j'ai vraiment souffert!
Et vous, en attendant, je vous fais mes adieux,
Retournez dans le lieu d'où vous êtes venus
Fléau de notre temps, poètes dissolus!

LA VANITÉ

Suffenus, tu le connais, Varus, et très bien!
Quelle discrétion! Que son charme est exquis,
Il est d'un savoir-vivre et de plus écrivain:
Il compose des vers plus que n'importe qui,
Dix mille ou davantage: ils ne sont pas copiés
Sur les pauvres lambeaux de quelques parchemins,
Mais sur un papier noble et des livres tout frais,
Des ombilics tout neufs et des courroies pourprées;
Et l'ouvrage est réglé à la mine de plomb;
Enfin la pierre-ponce et l'ensemble est parfait.
Mais lis un peu les vers de cet homme propre,
Élégant, tout joli, et il te semblera
Pareil au chevrier, pareil au terrassier:
En vérité, tu ne les reconnaîtras pas.
Que penser? Ce quidam qui sut nous égayer
Cet homme raffiné, bref, comme il est grossier:
C'est le pire rustaud quand il livre ses vers.
Ah! Quand il les écrit, comme il nous fait le fier!
Il se gonfle d'orgueil, il se trouve admirable.
Mais tous, oui tous, vous dis-je, étalons ce travers:
Nul ne peut affirmer qu'il ne possède en lui

LIBELLUS

Un peu de Suffenus. Chacun a sa folie
En partage. Et pourtant on ne discerne guère
Le pénible fardeau qu'on transporte derrière.

A DIANE

Nous sommes serviteurs de Diane,
Jeunes filles, vierges garçons,
C'est à Diane que nous chantons,
Nous, jeunes filles et garçons !

O Latone, toi dont le père
Est sa majesté Jupiter,
Ô la déesse engendrée
Auprès de l'olivier sacré

De Délos, tu naquis ainsi
Pour régir les monts inouïs,
Les bois, les étranges taillis,
Et les rivières au grand bruit.

Toi, nommée Junon Lucina,
A l'heure où accouche la femme,
Toi que l'on nomme Trivia,
Ou Luna, la luisante flamme.

Toi, dont le passage, ô déesse,
Dit chaque mois le cours des ans,
Qui remplis les toits paysans
De ces belles moissons agrestes,

Du nom qui te plaît davantage,
Daigne recevoir nos hommages
Et fais que perdure toujours,
A nous Romuliens, ton secours.

LIBELLUS

L'INVITATION À VÉRONE

A mon ami le doux poète Caecilius,
Dis-lui de venir à Vérone, papyrus !
Qu'il quitte Côme-Neuve et son lac un moment.
Je veux lui confier quelques réflexions
D'un bon ami qui est le sien également.
S'il est intelligent, il viendra ventre à terre
Et les supplications
De différer venant de sa blanche beauté
Seront sans action
Malgré mille rappels et les deux mains jetés
Sur son cou. Pauvre enfant ! En effet si j'en crois
Ce que l'on me rapporte, elle est tout en émoi !
Et depuis qu'elle a lu le début du poème,
Sur Dindymène, hélas, que la petite l'aime !
Un feu cruel ronge la moelle de ses os.
Je t'excuse, fillette ! Oui, celle de Lesbos
En sait bien plus que toi : car ils sont beaux ces vers
Écrits par Caecilius pour notre Grande Mère.

AUTODAFÉ

Livre de Volusius, torche-cul magistral !
Écoute ma maîtresse et le vœu qu'elle fit :
Devant Vénus et Cupidon elle a promis
Que si je m'abstenais de lui lancer mes iambes,
Elle offrirait au dieu boiteux, afin qu'ils flambent
Avec le bois maudit, un choix dans les écrits
D'un poète crasseux.
Or il est advenu que la sacrée chipie
A trouvé ce qu'il faut à vouer à nos dieux.

LIBELLUS

Maintenant, ô Vénus, née des flots éblouis,
Toi qui as ta maison dans la sainte Idalie,
Dans la plaine d'Uries, dans Ancône et dans Cnide,
Dans Amathonte, dans Diarcchium, entrepôt
De l'Adriatique, ô Vénus, vois ce que vaut
Un vœu non dénué ni de grâce authentique,
Ni d'esprit, saisis-le.
Et vous, vers mal léchés, terriblement bancals,
Ouste, allez au feu,
Livre de Volusius, torche-cul magistral!

REPOS À LA CAMPAGNE

Ô domaine, qu'il soit Sabin ou Tiburtin,
(Car tu es Tiburtin au dire de certains
Qui ne désirent pas blesser notre écrivain,
Mais Sabin au contraire à ceux dont le dessein
Est de le provoquer).
Mais qu'importe cela, Tiburtin ou Sabin,
J'ai fait un beau séjour dans ce lieu suburbain,
Chassant de ma poitrine une mauvaise toux,
Bien méritée, ma foi: j'ai été assez fou
Pour me laisser tenter par un si grand festin.
De plus, ayant été l'invité de Sestius,
J'étais bien obligé de lire son discours
Pour réfuter Antius et sa candidature,
Harangue venimeuse et encombrée d'ordures.
Ensuite, j'ai pris froid, rhume et toux répétée.
Je fus brisé jusqu'au jour où je suis allé
Me réfugier chez toi: là, je me suis traité
Par l'ortie mais aussi par un repos complet.
Aujourd'hui rétabli, je rends grâce à mon hôte
De n'avoir pas puni Catulle de sa faute.
Je consens même au cas où ces maudits écrits
Me reviendraient encore à ce que leur froideur

LIBELLUS

Apporte rhume et toux, non pas à leur lecteur
Mais à Sestius qui veut que je sois son convive
Dans le seul but de me faire lire un mauvais livre.

A CICÉRON

O toi le plus doué des fils de Romulus,
Ceux d'hier, du présent et du temps à venir,
Marcus Tullius, consens aux bons vœux de Catulle,
Celui qui parmi les poètes est le pire,
Celui qui parmi eux, semble le moins superbe
Que tu es le meilleur dans le pouvoir du verbe.

UN AMI CHER

Hier, ô Licinius, nous étions à la fête
Et nous sommes beaucoup distraits sur nos tablettes :
C'est un jeu qui sied fort à des gens délicats.
Chacun de nous faisait quelques petits vers fins
Sur des rythmes divers et répliquait à l'autre
Dans le rire et le vin.
Je suis sorti charmé par ton verbe aiguisé,
A tel point que nul mets ne put me satisfaire
Et que je ne parvins guère à me reposer,
En proie à un délire impossible à défaire.
Je tournais dans mon lit, pressé que la lumière
Du jour pût resplendir pour revoir ta présence,
Pour te parler encor. Presque sans connaissance,
En fait à demi-mort, je me suis écroulé
Dans mon lit où j'ai fait pour toi, mon cher ami,
La lettre que voici.
Oui, ce sont quelques vers disant mon grand souci.
Maintenant, s'il te plaît, ne sois plus téméraire !
Ne va pas toi, mon œil, cracher sur ces prières

LIBELLUS

Car Némésis pourrait fort bien te châtier :
Elle est cruelle : il ne faut pas l'humilier.

LE MAUVAIS PARLEUR

«Havantages», disait Arrius quand il voulait
Prononcer «avantages» ;
«Hembûches» disait il à la place d'«embûches».
Et il croyait avoir sublimement parlé
Lorsqu'il disait «Hembûches» avec violence !
Sa mère tout comme l'oncle, affranchi déclaré,
Ses aïeux maternels, tous avaient, je le pense,
Un langage pareil.
Ouf, quand il fut parti en Syrie, nos oreilles
Ont pu se reposer. Les mots avaient repris
Leur forme douce et pure :
On ne redoutait plus rien dans les temps futurs.
Mais tout un coup, s'est propagé un affreux bruit :
Sur la mer d'Ionie, notre Arrius est passé ;
Depuis c'est «Hionie» que l'on doit prononcer !

SUR LA SMYRNE DU POÈTE CINNA

Cela fait neuf moissons mais aussi neuf hivers
Que notre cher Cinna de son poème Smyrne
A fait les premiers vers : voici qu'on le publie !
Or, dans le même temps, Hortensius a produit
En une seule année cinq cent milliers de vers...
Smyrne se répandra jusqu'aux eaux du Satraque,
Oui, Smyrne sera lu dans des temps séculaires.
En revanche, les Annales de Volusius
Iront bientôt pourrir sur les rives du Pô
Et serviront à emballer les maquereaux.
Que les écrits de mon ami, aussi menus qu'ils soient,

LIBELLUS

Restent aimés de moi!
Qu'importe si la foule apprécie Antimaque,
Son enflure à la noix!

LE VIEUX NAVIRE

Ô vous qui le voyez, promeneurs, ce navire
Fut le plus vif de tous : il vient pour vous le dire :
Jamais aucun vaisseau ne put le devancer
Qu'il voguât à la voile ou bien aux avirons.
Il vous met en défi de le nier, rivages
Noirs de l'Adriatique, Cyclades, grande Rhodes,
Propontide de Thrace, espace peu commode,
Golfe du Pont encor dont les flots sont sauvages,
Le lieu même où jadis il fut un bois velu
Avant d'être navire, en dominant les plages.
Le sommet du Cythore a souvent entendu
Le sifflement de sa chevelure sonore.
Ô Amatrix pontin, toi de même Cytore
Aurolé de buis, vous avez bien connu
Ce vieux récit et vous le connaissez encore.
Dès que le monde fut, il se dressait là-haut.
Puis, il vint sur la mer et c'est là, sur des flots
A la rage sans nom qu'il a mené son maître,
Que le vent le menât tantôt à gauche, tantôt
A droite, à moins qu'un vent léger et bienveillant,
Voulu par Jupiter, vînt frapper les deux flancs.
Jamais il n'invoqua les dieux de nos rivages,
Quand la nef arriva, d'une lointaine mer,
Jusqu'aux abords du lac. C'était dans un autre âge.
Aujourd'hui il vieillit dans sa retraite austère ;
Car au jumeau Castor, au jumeau de Castor,
Notre embarcation s'est donnée tout entière.

LIBELLUS

L'ARNAQUE

Compagnon de Pison, cohorte sans pécule
Vous qui transportez un bagage minuscule,
Véranius, mon ami, mon Fabullus chéri,
Que vous arrive-t-il? Ah! vous avez subi
Et le froid et la faim avec ce propre à rien
Non, ce n'est pas un gain, c'est plutôt une perte
Qu'indiquent vos tablettes.
Moi-même j'ai subi en suivant ce prêteur.
L'argent que j'ai donné, c'est la seule valeur
Dont j'ai fait mention à l'endroit des recettes.
Memmius, tu m'as bien eu, tu nous as bien baisés!
Mais si j'ai bien compris,
Pour vous comme pour moi, pareille est l'infamie!
Chez vous aussi, je vois, il l'a bien enfoncée!
A quoi bon rechercher de nobles amitiés!
Et vous, honteux déchets des enfants de la Louve,
Je veux que de malheurs tous les dieux vous recouvrent.

L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

Déjà c'est le printemps qui, rejetant le froid,
Ramène la tiédeur;
Déjà dans le ciel, l'équinoxe et sa fureur
Font silence face aux vents du Zéphyr si charmeur.
Allons-nous-en, Catulle, et des champs de Phrygie
Et des plaines fertiles
De la chaude Nicée, convoyons vers l'Asie
Et ses fameuses villes.
Ton âme trépignante aime à s'aventurer,
Libre; déjà tes pieds trouvent dans leur ardeur

LIBELLUS

Si joyeuse une force inconnue qui se crée.
Adieu, ô réunions douces de l'amitié,
Ensemble nous étions partis de nos foyers :
Mais pour nous ramener,
Aujourd'hui, nous prendrons des passages variés.

AUX MÂNES DE SON FRÈRE

J'ai traversé des mers, des pays pour venir
Accomplir mes devoirs et donner à tes cendres
Cette funèbre offrande,
Et pour parler en vain à tes restes sans voix
La destinée m'ayant privé de ta présence,
Qui m'eut rempli de joie,
Je me permets, fidèle aux rites de nos pères
De mettre sur ta tombe
Ces offrandes baignées par les larmes d'un frère ;
Adieu ! Telle est pour toi ma parole dernière !

A MANLIUS

I

L'indicible douleur et l'immense chagrin
Ont repoussé les doctes vierges de mon sein.
Je ne puis voir jaillir leurs suaves semences
Au milieu du tumulte où mon âme s'élance,
Puisque mon pauvre frère a baigné ses pieds blêmes
Dans les flots du Léthé à la sombre indolence,
Ô Frère terrassé par les bords du Rhétée,
Par le pays troyen qui le tient désormais,
De mon regard ôté.
J'aurais beau te parler, ta parole, jamais
Je ne l'écouterai plus me dire tes hauts faits.

LIBELLUS

Je ne te verrai plus, ô mon frère adoré.
Néanmoins, sache-le, toujours je t'aimerai.
Toujours sur ton trépas, je tresserai des chants
Comme ceux que diffuse au fond de la forêt
La Daulienne plaintive, inconsolable après
La triste mort d'Itys. Bien que tout me désole,
Cependant, je t'envoie ce poème emprunté
A Callimaque : je ne veux pas que tes paroles
Soient hors de mon esprit et se mêlent au vent,
Tel du sein d'une vierge une pomme s'échappe,
Don furtif d'un amant, quand ayant oublié
L'avoir dissimulé sous sa tunique, avant,
La pauvre est découverte aux yeux de sa maman :
Et voici notre fruit roulant de vive allure,
Une rougeur couvrant sa piteuse figure.

II

Victime d'un destin terrible, tu m'envoies
Ce billet larmoyant à peine rejeté
Par l'écume en furie du naufrage, et me pries
De te tendre la main pour te redonner vie
Hors du seuil de la mort. Tu m'écris que Vénus
Ne veut plus te laisser dormir paisiblement
Sur ton lit solitaire et que dans ton esprit
Rompu par le tourment plus aucune des Muses
N'usent de leur pouvoir en chantant les beaux hymnes
Des poètes anciens. Mais la joie m'illumine :
Je me sens ton ami ; je suis touché encor
Par ta demande de t'offrir et des chansons
Et de l'amour. Il ne faut pas que tu ignores
Mon grand chagrin pourtant, que je te laisse croire
Que je puisse à ce point répudier les devoirs
De l'hospitalité. Sache donc dans quels flots
Furieux la fortune a plongé ma personne.
N'attends plus de moi, ce malheureux, qu'il te donne
Ce qu'on attend souvent de ceux qui sont heureux.

LIBELLUS

Lorsque je revêtis la tunique virile,
Que ma jeunesse était dans son printemps subtil,
J'avais beaucoup joué, n'étais point inconnu
De la divinité qui mêle à notre amour
Une tendre amertume. Or, tout cela n'est plus
Par le deuil où m'a plongé le départ d'un frère.
Quel malheur, ô mon frère, ô toi qui m'es ravi !
Toute joie s'est brisée par ta mort, ô mon frère !
Avec toi a péri notre famille entière !
Avec toi a péri cette douce chaleur
Qu'entretenait en nous une telle tendresse.
Toi mort, j'ai refusé et ardeurs et plaisirs.
Tu m'écris : « Ô Catulle, honte à toi de rester
A Vérone : un Romain de belle qualité
Se doit de réchauffer ses membres tout roidis
Dans son lit déserté. » Non, ne me blâme pas,
Manlius, plains-moi plutôt ! Donc, tu m'excuseras
De ne point t'accorder ce présent car je suis
Vraiment trop malheureux ! Non, cela, je ne puis !
En ma possession, je n'ai que peu de livres
A te donner, car Rome est devenu ma ville :
C'est là qu'est ma maison, c'est là que j'aime vivre.
Et de tous les écrits que je possède, un seul
Est dans ma main : c'est vrai ! Puisqu'il en est ainsi,
Ne me crois pas méchant, ingrat, sans courtoisie,
Pour n'avoir pas tenté de répondre à tes vœux.
Ce serait volontiers si je pouvais le faire...
Muses, je ne tairai pas que je suis l'obligé
De Manlius ; je dirai l'aide qu'il m'a fournie ;
Jamais malgré le temps qui va et qui s'enfuit
Dans l'amnésie s'oubliera un si grand dévouement.
Je vous le confierai ; et vous, à mille gens,
Mille autres encor, répétez tout mon chant
Même s'il est très vieux... Qu'après sa mort son nom
Soit reconnu toujours, que l'araignée légère
Ne tisse pas sa toile et ne recouvre point
De son travail le nom oublié de Manlius.

LIBELLUS

Car vous savez combien la perfide déesse
D'Amathonte fut la cause de mes tracas ;
Vous savez de quel amour elle m'affligea :
J'étais aussi brûlant que le mont Tinacrie
Et que l'onde Maliaque aux Thermopyles proches
De l'Oeta ; oui, mes yeux tristes étaient en pleurs.
Et sur mes joues coulait une pluie de douleurs.
Tel qu'un ruisseau limpide émergeant du rocher
D'une montagne immense et poursuivant son cours
Sur l'alpestre vallée, se met à traverser
Un chemin pour offrir un peu de baume au cœur
Au passant épuisé et couvert de sueur,
Car c'est le temps où règne une dure chaleur
Qui fend les champs flétris. Tel qu'un vent favorable
Qui, pour les matelots dans la mer indomptable
Apporte sa douceur quand Castor et Pollux
Ont été implorés dans leurs prières. Tel
fut pour moi Manlius qui vint à mon appel
Et m'aida. Ce fut lui qui m'ouvrit à l'amour
Et offrit un logis pour moi et ma maîtresse
Afin de savourer notre amour mutuel.
Là, souvent ma déesse y porta son pas noble,
Effleurant le seuil de son pied luisant chaussé
De souliers radieux, comme autrefois, brûlant
D'amour pour son époux, Laodamie entra
Dans la maison nouvelle de Protésilas,
Si vainement dressé avant qu'un sacrifice
Eut obtenu des dieux célestes la faveur.
Ô vierge de Rhamnonte, éloigne de mon cœur
Le désir de contrer la volonté des dieux.
Car l'autel a besoin de boire un sang pieux :
Laodamie le sut quand mourut son époux,
Quand, à peine liée, elle fut obligée
De dénouer ce lien plein d'ardeur avec lui
Avant que ne passât l'hiver, qui succédant
Lui-même à l'autre hiver eut pendant bien des nuits
Assouvi leur étreinte, assez pour vivre encor

LIBELLUS

Après que son amour se fut arraché d'elle.
Les Parques savaient bien que sa mort était proche
S'il s'en allait lutter sous les remparts de Troie ;
A cette époque, Hélène était ravie et Troie
Faisait se réveiller le courroux des Argiens ;
Troie, ô tombeau impie de l'Asie, de l'Europe,
Ce terrible brasier des plus nobles humains,
Troie qui fit le malheur de mon frère adoré !
Ah ! quel malheur pour toi, ô mon frère emporté
De ce monde ; avec toi, notre famille entière
A péri. Avec toi a péri la chaleur
Qu'entretenait en nous une telle tendresse.
Maintenant, tu n'es point dans un lieu familier,
Près de cendres connues : non, tu es prisonnier
De la maudite Troie, au bout du monde, seul...
Accourant à la fois tout là-bas, la jeunesse
De Grèce abandonna pénates et foyer
Pour empêcher Pâris dans son lit somptueux
De jouir de celle qu'il avait enlevée.
Belle Laodamie, par ce sort malheureux,
Tu perdis l'homme que tu chérissais autant
Que ta vie, que ton âme ; tel était le gouffre
Où tu fus entraînée par ton amour ardent ;
Semblable au gouffre de Phénée et du Cyllène,
Qui tarit les marais et la terre féconde,
Qui fut jadis creusé dans le mont tailladé
Par le fils supposé d'Amphitryon, au temps
Où il jeta ses traits habiles sur les monstres
Du Stymphale, ordonné par un maître exécration :
Ainsi un dieu nouveau put alors se montrer
Au domaine céleste, épargnant à Hébé
D'être plus longtemps vierge. Or plus profond encore
Que ce gouffre était ton amour qui t'a domptée,
Tu fus en son pouvoir. Oui, un père accablé
Par l'âge n'éprouve pas autant de tendresse
Lorsque sa seule enfant lui donne un petit-fils,
Lui permettant de transmettre ses richesses,

LIBELLUS

Un fils, donc, dont le nom inscrit sur les tablettes
Du testament brise le bonheur misérable
Du parent déjoué qui s'envole semblable
Au sinistre vautour loin de sa blanche tête.
La colombe au plumage enneigé n'a jamais
Connu un plaisir tel, alors que mordillant
Le bec de son ami, lui aussi tout candide,
Elle lui donne des baisers avidement
Comme une femme dont l'amour est violent.
Mais oui, Laodamie, dès que tu fus unie
A ton blond héros, tu as dépassé ces feux ;
Aussi tendre, à mon avis, était ce brandon
Frénétique lorsqu'elle arriva dans mes bras :
Autour d'elle volait çà et là Cupidon,
Brillant dans sa tunique aux teintes de safran.
Et bien que je la sache étreignant d'autres hommes
Que Catulle, tant pis, je la vénère tant
Que je supporterai ses infidélités
Pour ne pas être à ses yeux un sot déplaisant.
Et Junon, n'est-ce pas, maîtresse incontestée
Du Ciel, en apprenant les infidélités
De son mari volage a souvent étouffé
Une colère brûlante et fort légitime.
Mais ne comparons pas hommes et âmes divines...
Évitons de charger ce vieillard tout tremblant.
Elle n'est point venue par lui accompagnée
Dans l'autre parfumée de parfums d'Assyrie ;
Elle s'est échappée dans la nuit inouïe
Des bras de son époux gênant, furtivement.
Que puis-je avoir de plus pourvu qu'elle m'accorde
Ses instants à marquer de cette pierre blanche.
Accepte ce poème, Ô Manlius, j'y ai mis
Tous mes soins diligents afin de témoigner
De ma reconnaissance en faveur des bienfaits
Que tu me fis. Ton nom ne doit, ô grand jamais
Subir la rouille infâme, aujourd'hui et demain,
Ni un jour, ni un autre. Et que les dieux ajoutent

LIBELLUS

Ce que Thémis jadis offrait en récompense
Aux mortels les meilleurs. Sois baigné de bonheur,
Toi, et ta vie et ta maîtresse et la demeure
Où nous avons tous deux vécu pour le plaisir,
Ô toi, qui le premier, sus me faire aborder
Ce rivage, toi la source de mon bonheur,
Et avant toute chose, auteur de la douceur
Dont l'éclatante vie illumine la mienne.

A LA PORTE D'UNE PROSTITUÉE

Catulle

Toi, favorable au tendre époux, toi favorable
Au vieux père, salut ! Que les dieux soient aimables
Pour toi, porte qui a si bien servi Balbus,
Quand celui-ci vivait à cet endroit jadis
Mais qui, sous la contrainte est au service
D'un couple nouveau qui remplace le vieillard
Parti dans l'au-delà. Sois donc un peu bavard :
Pourquoi as-tu changé, infidèle à ton maître ?

La porte

Non ! n'en déplaie à Cécilius que me détient,
Je suis innocent de tout ce que l'on m'impute.
Nul ne peut affirmer que mes torts sont notables.
A entendre ces gens je suis la vraie coupable !
Dès qu'un méfait a lieu on hurle à mon endroit :
« C'est de ta faute à toi ! »

Catulle

Dire : « Ce n'est pas moi ! » est chose insuffisante,
Je veux des preuves, moi, des preuves évidentes.

LIBELLUS

La porte

Comment le faire aussi? Nul ne me le demande
D'ailleurs, nul ne se soucie de la vérité.

Catulle

Moi, je suis prêt, vois-tu! Parle sans hésiter!

La porte

Apprends d'abord ceci: celle qu'on me remit
N'était pas vierge du tout quoi qu'on en ait dit.
Et le premier à l'effleurer n'était pas son mari:
Son membre mollasson
Ne s'est jamais levé plus haut que son nombril!
Non, à la vérité, c'est son père, dit-on,
Qui viola la fille et profana les lieux!
Soit son cœur sacrilège était brûlant d'amour,
Soit l'autre était d'une impuissance sans recours!
Afin de dénouer cette vierge ceinture.
Il fallût se mettre en quête d'un remplaçant
Qui fut doté d'un phallus un peu plus consistant

Catulle

Quelle insigne bonté de pisser sa mixture
Dans le récipient de l'élue de son fils!

La porte

Ce n'est pas tout, Brescia me dit en savoir plus!
En effet, elle peut tout voir du mont Cycnus
Là où, paisible, baigne le jaune Mella,
Brescia, mère adorée de ma tendre Vérone.
Elle me parle ainsi d'un certain Postumius
Et d'un Cornelius qui lui donnent du plaisir

LIBELLUS

En son vil adultère. Oui, on viendra me dire :
«Porte, de qui tiens-tu ces révélations
Toi qui ne quittes pas le seuil de ton maître,
Qui n'écoute personne, et dont la tâche unique
Et d'ouvrir et fermer simplement la maison.»
Oui, mais voilà : souvent j'écoute la maîtresse
Parler secrètement avec ses domestiques
Et révéler ainsi les journées d'une pute.
Elle a nommé les deux que je viens de nommer,
En croyant que l'objet était sourd et muet.
J'ai un autre quidam sur ma liste, mais chut !
Je ne peux le nommer ! Et je le vois déjà
Froncer ses sourcils roux. Il est fort élancé
Jadis, il a subi un scandaleux procès
Pour faux accouchement et enfant supposé.

LA DÉFENSE

Aurelius et Furius, misérables pédés,
Vous allez la sucer et je vous la mettrai !
C'est vous qui me prenez pour un pauvre obsédé
Pour avoir composé de malheureuses lignes.
Un poète pieux se doit de rester digne
Dans sa vie mais non pas lorsqu'il écrit des vers :
Ce n'est pas nécessaire.
Car, voyez-vous, ils n'ont de réelle saveur
Que s'ils sont gratinés, d'une belle verdure,
Si le prurit surgit, non chez le garçonnet,
Mais chez le vieux pervers incapable d'arquer.
Or, vous, une fois lu ces vers pleins de baisers,
Vous m'accusez, de fait, d'être un efféminé ?
Vous allez la sucer et je vous la mettrai !

LIBELLUS

AU PONT DE VÉRONE

Vérone, tu voudrais t'amuser sur ce pont
D'une belle longueur ; oui, tu es sur le point
D'y danser : mais tu crains qu'il n'aille s'effondrer
Car ses jambes, hélas, sont bien mal assurées :
Tu risques de tomber le nez dans le marais !
Que par ta volonté, d'une allure rapide,
On dresse à ton endroit un bâti plus solide
Afin que les Saliens fassent leurs bonds sacrés !
Mais avant, ô Vérone, un plaisir, si possible :
Offre-moi un spectacle immensément risible.
Voilà donc : je voudrais que l'un de mes voisins,
S'écroule vertement à partir de ton lieu
Et que son corps entier baigne dans la gadoue,
Au point le plus sinistre, au point le plus visqueux.
Là où gouffre obscur est profond et livide !
Car cet homme est stupide !
Il n'a pas plus d'esprit qu'un enfant de deux ans
Qui se laisse bercer par les bras paternels.
Il a pris pour épouse une belle donzelle
Plus tendre qu'un chevreau et dont il est notoire
Qu'il doit la surveiller plus que des raisins noirs.
Il l'ignore si bien que la belle musarde ;
Et il se soucie d'elle autant qu'un poil de barbe !
Couché à ses côtés, il reste sans bouger ;
Il ressemble à un arbre au milieu d'un fossé
Qu'un Ligure a tranché ;
Des grâces de sa femme, il est aussi avide
Que, si auprès de lui, il embrassait du vide !
Car ce crétin ne voit rien du tout, il n'entend rien !
Il ne sait même pas s'il est fille ou garçon
Et s'il existe ou non !

LIBELLUS

Voilà l'individu qu'il faudrait que tu jettes
Par-dessus bord, cela, afin que l'on secoue,
S'il est possible encor, la torpeur aussi bête,
En laissant l'anémie s'engluer dans la boue,
Comme l'âne qui perd,
Dans le borbier poisseux, sa chaussure de fer.

AU DEMANDEUR D'ARGENT

Furius, toi qui n'as ni esclave, ni cassette,
Ni araignées, ni feu, ni même des punaises,
Mais un père et sa femme à la dent si parfaite
Qu'ils cassent des cailloux sans le moindre malaise.
Ton sort est merveilleux avec ce paternel
Et sa femme de bois.
Je ne suis pas surpris ! Votre santé est belle
A vous voir tous les trois !
Vous avez bonne pente et n'avez peur de rien,
Ni des incendies, ni des maisons qui s'écroulent :
Vous ne redoutez pas la main des assassins,
Le vicieux poison : non, les dangers sont loin !
Oui, bien sûr, le soleil, le froid comme la faim
Vous ont rendus plus secs que la corne et que tout !
Mais est-ce une raison pour ne pas voir enfin
Que tu es bien heureux et point infortuné :
Sueur, salive, morve et pustules au nez,
Tu ne connaîtras pas toutes ces vilenies !
A l'hygiène exemplaire, ajoutons, je te prie,
Un autre grand mérite : un cul bien raffiné,
Plus net qu'une salière,
Car tu ne chies, dit-on, que dix fois par année !
Et en outre, ta merde est plus dure que pierre !
Sans te souiller les doigts, tu peux la malaxer.
Cesse de mépriser
Ces faveurs, ô Furius, et de les rendre moindres.

LIBELLUS

Ne me demande plus de l'argent, c'est assez !
Car tu n'es pas à plaindre !

AU VOLEUR DES VESTIAIRES

Enculé de Thallus, tu es plus mou, je crois,
Que des poils de lapin, que les plumes d'une oie,
Qu'une oreille, que la queue pendante d'un vieux,
Ou que la plus vile des toiles d'araignée.
Tu es plus ravageur que des vents furieux
Quand au couchant, la lune ose te désigner
Ces gens dans le vestiaire écrasés de sommeil ;
Renvoie-moi le manteau que tu m'as pris hier !
Mais aussi le mouchoir et la fine tunique
Que tu as le toupet de porter en public,
Comme si c'était le fruit de quelque testament.
Laisse-les s'échapper de tes doigts répugnants
Et rends-les moi, sinon,
Sur tes flancs tout velus, plus doux qu'une toison,
Mon fouet te brûlera pour dire l'infamie ;
Et je ferai pareil sur tes mains alanguies.
Puis, comme un frêle esquif surpris par la tempête.
Tu bondiras comme jamais tu ne fis.

LA MAISON DE CAMPAGNE

Ta modeste maison de campagne, Furius,
Ne subit pourtant pas les souffles de l'Auster
Ou bien le Favonius,
Encor moins l'Aphéliote ou Borée le pervers :
Elle est hypothéquée pour dix mille sesterces.
Ah, quel vent ! Quelle averse !

LIBELLUS

CONTRE LES VOLEURS DES BAINS

O Vibennus, fameux voleur des bains publics,
Toi, l'enculé de fils – car si la main du père
Est bien pourrie, le cul du fils est fort gourmand –
Mais qu'attendez-vous donc? Allez sur une terre
Aux rivages maudits puisqu'il est si flagrant
Que le père est brigand, que le fils ne peut plus
Se faire payer si cher pour ses fesses poilues.

AU RIVAL AMOUREUX

Quelle idée saugrenue, mon petit Ravidus,
Te pousse à te jeter dans ces vers si fielleux.
Pour ainsi quereller, quel est le nom du dieu
Que tu as invoqué? Serais-tu désireux
D'avoir un nom connu? Mais quel est ton dessein?
Tu veux être célèbre et n'importe le coût.
Soit, tu le deviendras puisque je t'ai surpris
A goûter mes amours malgré ce qui s'ensuit.

LAIDE ET FOLLE !

Ameana, mais oui, cette pauvre traînée,
Veut me priver en tout de dix mille sesterces
Cette fille dotée d'un aussi vilain nez,
La compagne du banqueroutier de Formies!
Vous les parents chargés d'être ses protecteurs,
Convoquez ses amis, mais aussi les docteurs,
Cette femme n'a pas une santé divine:
Ne me demandez pas quel serait son malheur:
En fait, elle hallucine!

LIBELLUS

LA VOLEUSE DE TABLETTES

A moi, mes vers, venez, venez tant que vous êtes!
Une putain se rit de moi en refusant
De rendre vos tablettes
Et vous lui donneriez votre consentement?
Non, non, poursuivons-la, réclamons notre dû.
«Mais qui est elle donc?» me demanderez-vous?
C'est celle que vous voyez marcher effrontément,
Dont la bouche tordue,
Et laide quand elle rit, évoque un chien gaulois!
Assaillez-la, réclamez ce qu'elle me doit:
«Misérable putain, tu les rends, nos tablettes!
Alors, putain, mais tu nous les rends nos tablettes?»
Tu n'es pas plus émue que pour une piécette!
O boue, ô lupanar, pire encor si l'on peut!
Mais c'est hélas trop peu!
Si c'est insuffisant, tachons, faute de mieux,
De rendre cramoisi son visage de fer,
A cette chienne: allons, criez, criez mes vers
A l'unisson et très fort!
«Misérable putain, tu les rends, nos tablettes!
Alors, putain, mais tu nous les rends nos tablettes?»
A quoi bon s'épuiser! Elle n'a rien à dire!
Il faut changer de ton, de manière, peut-être,
Si l'on veut réussir:
«Ô femme chaste et pure, il nous faut nos tablettes!»

UNE FÂCHEUSE COMPARAISON

Jeune femme, salut! Ton nez, disons... n'est point
Des plus petits, ton pied n'est pas vraiment très beau,

LIBELLUS

Tu n'as pas les yeux noirs, tes doigts ne sont pas fins,
Ta bouche n'est pas saine et ton verbe est grossier.
Ô toi, la compagne de ce banqueroutier
De Formies, c'est donc toi que l'on prétend jolie?
C'est toi que l'on compare à ma douce Lesbie?
Décidément, ce siècle est rustre et sans esprit!

LA PILLEUSE DES BÛCHERS

Rufa de Bologne suce son Rufinet,
Rufa, épouse de Menenius, la femme
Qu'on voit déambuler au gré des sépultures,
Volant dans le bûcher des morts sa nourriture,
Grappillant même un pain qui tombe du brasier,
Et ce, malgré les coups qu'elle doit essuyer
De ce gardien funèbre au crâne mi-rasé.

MAUVAISES ODEURS

Point surprenant qu'aucune femme ne se hâte
A étendre sous toi sa cuisse délicate,
Même si, Rufus, tu la tentais par le don
De quelques beaux chiffons
Ou d'une riche pierre aux limpides couleurs.
Mais voilà, sur ton cas, il court une rumeur:
On dit que sous tes bras un bouc nous fait peur.
Tout le monde le craint: chose peu étonnante!
C'est un sale animal qu'une femme charmante
Ne voudrait sous sa couche. Ainsi donc, je t'enjoins
Soit de bannir de toi ce fléau si malsain
Pour nos pauvres naseaux, soit alors de cesser
D'être toujours surpris de te voir repoussé.

LIBELLUS

LE DOUBLE CHÂTIMENT

S'il est un homme qui mérite assurément
Que le bouc habitant la zone des aisselles
Soit gênant – et il a la goutte en même temps –
C'est bien sûr ton rival : car lui, en baisant celle
Que vous vous partagez, réunit par miracle,
Et cela grâce à toi, chacun des deux obstacles.
Et quand il se la fait, tous deux sont châtiés :
Lui, la goutte le tue ; elle, elle est infectée.

LA MEILLEURE SOLUTION

Gellius avait perçu la rumeur par laquelle
Son oncle, sans arrêt, ne pouvait s'empêcher
De critiquer l'amour et tous ceux qui couchaient.
Alors, lui, pour n'avoir rien à se reprocher,
Il s'est mis à baiser sa femme avec ardeur !
De fait, il a changé son oncle en Harpocrate !
Pour lui, c'est un succès !
Si bien qu'aujourd'hui, quoiqu'il se donne à sucer
Au tonton, celui-ci n'ira pas le crier.

SUR GALLUS

Deux frères pour Gallus : le premier s'est uni
A une jolie femme et l'autre à un garçon
Lui aussi très joli.
Ce Gallus, qu'il est brave ! A sa faveur se trame
Entre la jolie femme et le joli garçon
Une tendre liaison :

LIBELLUS

Si bien qu'elle et lui couchent dans le même lit!
Ce Gallus, qu'il est con!
Car n'aurait-il pas vu que lui-même est marié?
Donc, lui en tant qu'oncle il se permet d'enseigner
Comment tromper un oncle...

...Mais je suis affligé surtout par la souillure
Que tu fis aux lèvres pures de cette femme
Pure, la dégradant de ta salive infâme.
Tu n'échapperas pas au pire châtement:
Tous les siècles sauront te connaître à jamais:
Bien qu'elle soit vieillie, elle ira constamment
Dire ce que tu es: car c'est la Renommée.

LA BOUCHE ET LE CUL

N'en déplaise à nos dieux, impossible vraiment,
De différencier la bouche ou le derrière
D'Aemilius. Le premier est plutôt répugnant;
L'autre ne l'est pas plus!
Et pourtant, à tout prendre on préfère son cul!
Car lui n'a pas de dents. En revanche sa bouche,
A des dents de six pieds et quant à la pointure
De ces gencives, c'est un coffre de voiture!
Quand il ouvre sa gueule, on dirait le bidule
D'une mule pissant pendant la canicule.
Dire que ce quidam
Qui fait le joli cœur baise beaucoup de femmes.
Et pour cela il ne serait pas condamné
A la meule ou bien à l'âne du boulanger?
Que penser de celles qui osent le toucher?
Assurément je crois qu'elles peuvent lécher
En profondeur le cul des bourreaux fatigués.

LIBELLUS

LA LANGUE DE VECTIUS

Tu mérites plus que personne ce dicton,
Que souvent l'on destine aux bavards et aux cons,
Sale Vectius : avec la langue que tu tiens,
Tu pourrais, c'est certain, lécher des culs ou bien
D'affreux sabots. Si c'est notre mort que tu veux,
Vectius, ouvre ta gueule et tu seras heureux.

A L'ENTREMETTEUR

Eh ! Rends-moi, s'il te plaît, mes dix mille sesterces,
Silon, et tu pourras être dur et terrible !
Mais si pour toi les sous ont un charme indicible,
Ne sois plus à la fois un monstre de terreur
Et un entremetteur.

LE GARÇON ET LE CRIEUR PUBLIC

En voyant ce garçon à la gueule charmante
Auprès de ce crieur public, moi, je conçois
Qu'il a très grande envie d'être mis à la vente.

UNE HAINE MORTELLE

Si le peuple devait te condamner à mort,
Ô Cominius, pour ta vieillesse si chenue,
Pleine de pourritures,
Il déciderait donc, cela est plus que sûr,
De te couper la langue hostile aux braves gens
Et la donnerait au vautour comme pâture ;

LIBELLUS

Il trancherait tes yeux et c'est à un corbeau
Qu'on les destinerait. Quant à tes intestins,
On en ferait cadeau à la meute des chiens ;
Pour le reste, les loups en feraient leur festin.

AUFILENA LA DÉLOYALE

Aufilena, les vraies amies, on les respecte fort !
Elles reçoivent le prix de ce qu'elles vous font !
Toi, tu as promis, mais point respecté l'accord !
Tu n'es pas une amie, toi qui prends si souvent
Mais ne me donnes rien : quelle ignoble action !
Une fille douée d'un peu de loyauté
Devait s'exécuter.
Une fille chaste ne promet rien avant !
Mais ramasser les sous et frustrer tes clients,
C'est faire pire encor que la pire putain
Qui prostitue son corps voluptueusement.

AUFILENA L'INCESTUEUSE

Ce qui est idéal pour la femme épousée,
C'est de se contenter juste de son mari.
Mais il vaut mieux aller avec n'importe qui
Que de s'offrir à son oncle, et à seule fin
D'engendrer des enfants qui seront ses cousins.

DÉMULTIPLICATION

Tu te démultiplies, Nason ; or les gens, quant à eux,
Ne sont pas très nombreux pour te suivre au Forum.
Tu as beaucoup reçu. Ah ! quel enculé d'homme !

LIBELLUS

ATTIS

Lorsque dans un vaisseau rapide sur les mers
Attis fut entré dans la Phrygie forestière,
Impatient, il vint dans l'espace ombragé
Où réside Cybèle. Il saisit un silex :
Furieux, égaré, il se trancha le sexe.
Et désormais privée des mâles attributs,
Rougissant la terre de son sang, elle prit
De ses doigts tout de neige un tambourin, Cybèle,
L'instrument favori qui rythme tes Mystères.
Frappant sur le cuir creux de toutes ses mains frêles,
Frénétique, elle chante à ses sœurs : « Qu'on se presse,
Ô Galles, gravissez les forêts de Cybèle ;
Hâtez-vous, ô troupeaux errants de la maîtresse
Du Dindyme, vous qui, pareils aux exilés
M'avez suivie, bravant de l'écume salée
L'indicible fureur, vous qui, pris d'une haine
Sans nom pour Vénus vous êtes émasculés.
Soyez heureux, courez près de la souveraine.
Vite, n'hésitez pas, venez donc, suivez-moi
En Phrygie, dans ces bois où retentit la voix
Des cymbales, le vacarme des tambourins,
Où la flûte, roseau recourbé fait entendre
Les hymnes pénétrants et graves du Phrygien,
Où les Ménades tordant leurs bandeaux de lierre
Ont mêlé leurs clameurs à ces divins mystères.
C'est là qu'on voit vibrer le cortège en errance
De la déesse où nous allons d'un pas de danse. »
A peine Attis, femme trouble, a-t-elle parlé
A ses compagnes, que la Thiase, soudain,
Crie frénétiquement des chants ; le tambourin
Répond en mugissant et les creuses cymbales

LIBELLUS

Le font par un fracas ; le chœur impatient
S'élance en des bonds vifs vers l'Ida verdoyant.
Haletante, en furie, comme égarée, Attis
Tenant son tambourin les mène dans le bois,
Courant toute semblable à la pauvre génisse
Qui désire quitter une chaîne oppressante.
Pressés, les Galles suivent leur rude maîtresse :
Mais à peine touché le lieu de la déesse,
Elles sont épuisées et succombent bientôt
Au sommeil, oubliant la force de Cérès.
Étreint par la torpeur, un lourd sommeil vient clore
Leurs paupières, le cœur vaincu par le repos.
Mais dès que le soleil et son visage d'or
Eut de ses rayons purs couru le pâle éther,
Les terres et les mers, dès que ses vifs coursiers
Eurent évacué la nuit sombre et austère,
Le Sommeil hors d'Attis en train de s'éveiller
Retourne dans le sein divin de Pasithée.
La douceur du repos a calmé les ardeurs
Ravageuses d'Attis. Elle se remémore
L'immense sacrifice et voit cette demeure.
L'âme tumultueuse, et les yeux pleins de pleurs,
Elle rejoint la grève et regarde la mer :
Alors, à sa patrie Attis sombre et amer
Dit ces mots : « Ma patrie, ô toi qui m'enfantas
Toi que j'ai délaissée pour mon plus grand tracas
Comme les esclaves qui se dérobent au maître,
Ô toi que j'ai quittée pour les bois de l'Ida,
Pour cet exil de neige, en cet antre glacial,
Ce lieu où toujours rôde un féroce animal,
Pour courir en furie à travers ces retraites,
Ô ma chère patrie, où donc te retrouver ?
En ces instants furtifs où l'esprit est alerte,
Point soumis à la rage, il faudrait que mes yeux
Te contemplent encor. Resterais-je toujours
En ces bois, loin de la terre de mes aïeux,
Loin de mes biens, de mes amis, de mes parents ?

LIBELLUS

Loin du forum, du stade et du gymnase ? Hélas !
Malheur à moi ! Mon cœur, que de gémissements
Devras-tu m'arracher ! Ah ! combien de figures
N'ai-je point visitées ! Aujourd'hui, je suis femme,
Mais je fus homme hier ! Je fus éphèbe, enfant,
Le fleuron du gymnase et gloire des athlètes ;
La foule vint : mon seuil en connut la chaleur.
Quand l'aurore venait m'arracher à mon lit,
On mettait sur mes murs des couronnes de fleurs.
Et je ne serai plus qu'une simple prêtresse
A Cybèle vouée ? Je deviendrais ainsi
Une Ménade, une ombre errante de moi-même,
Et sans fécondité ? Je n'aurai pour logis,
Que l'Ida verdoyante, des espaces de neige ?
Je me consumerai sur les cimes phrygiennes
Habités par les biches et les sangliers ?
Mais qu'ai-je donc fait là ? Malheur ! Qu'ai-je donc fait ?
Désormais, me voici assailli de regrets. »
Dès qu'il eut prononcé, de ses lèvres de rose,
Ces mots furtifs portés vers l'oreille divine,
Cybèle détacha de son char les lions,
Toucha celui de gauche avec son aiguillon
Et dit : « Va, lance-toi ! Que la fureur l'excite !
Ce jeune audacieux à mon règne résiste !
Qu'il rentre dans les bois : rosse-le de ta queue,
Subis tes propres coups ! Fais que dans tous les lieux,
On entende les bruits de tes rugissements.
Secoue ton cou musclé et ta rousse crinière. »
Ainsi parle Cybèle effrayante, et sa main
Dénoue les liens. Le fauve est excité, en rage :
Il court, il frémit, il brise les arbrisseaux
Tout au long de sa course : il atteint le rivage
Tout blanchi par l'écume et voit la frêle Attis,
Auprès des flots de marbre. Il bondit et Attis
Terrorisée s'enfuit vers les forêts sauvages ;
Et c'est là qu'à jamais dura son esclavage.
Ô toi, grande déesse, Ô toi grande Cybèle,

LIBELLUS

Maîtresse de Dindyme, écarte tes fureurs
Ailleurs porte ta rage, oui, porte-la ailleurs !

LA BOUCLE DE BÉRÉNICE

Celui qui dénombra les feux du firmament,
Et comprit le lever, le coucher des étoiles,
Qui trouva la raison de l'obscurcissement
De l'éclat enflammé du rapide soleil,
Qui découvrit pourquoi les astres disparaissent
A des moments précis, comment le tendre amour,
En reléguant la déesse des carrefours
Sous les rocs du Latmos, l'exile de sa course
Dans les airs, celui-là donc, Conon dans les feux
Brillants du ciel m'a vue, moi la boucle enlevée
Du front de Bérénice après que cette reine
Élevant ses bras blancs, m'eut à tant de déesses
Vouée, lorsque le roi, heureux dans son hymen
Et qui portait encor les marques enfiévrées
Des assauts de la nuit où sa virginité
Périt, quand ce roi, son époux, était parti
Ravager les grands champs du pays d'Assyrie.
Vénus est-elle dure à nos jeunes mariées ?
N'est-ce que tromperie ces larmes abondantes
Qu'on voit dans la chambre nuptiale se répandre,
Abusant en cela le bonheur parental ?
Oui, aidé par les dieux, je vous dis que ces pleurs
Étaient faux. Et ma reine me le fit comprendre
Par tous les cris que son époux lui arracha
Quand il dut affronter de terribles combats.
Tu pleurais non point pour ta couche solitaire
Mais de l'absence trop cruelle de ton frère.
Quel dévorant chagrin te rongea jusqu'aux os !
Ton cœur était inquiet, ta raison vacillait.
Pourtant, je t'ai connue dès ta plus tendre enfance !

LIBELLUS

Avec une grande âme. Aurais-tu oublié
Ce bel acte qu'un homme éclatant de vaillance
N'eut pas même entrepris, acte qui te valut
Et l'hymen et le trône? Hélas, quelle tristesse
Dans l'adieu prononcé à l'époux qui partait.
Par le ciel, que de fois ta main a pu frotter
Ces pauvres yeux! Quel dieu puissant t'a transformée?
Ou alors, les amants ne sauraient supporter
Trop longtemps le départ de l'être tant aimé?
Et c'est à ce moment que tu me consacras
A tous les dieux, après avoir sacrifié
Les taureaux, s'il rentrait enfin auprès de toi.
Et lui, avec grand zèle avait conquis l'Asie,
L'intégrant dans l'Égypte. Oui, c'est pour acquitter
Le présent fait jadis que je me suis porté
A l'assemblée stellaire. Et c'est bien malgré moi
Que j'ai quitté ton front: oui, j'en fais le serment
Par toi et par ta tête et que le châtiment
Soit pesant à quiconque oserait le parjure.
Mais qui serait rival du fer? Car c'est le fer
Qui renversa ce mont, le plus grand sur la terre
Que le fils lumineux de Thia vint à franchir,
Quand le Mède créa une nouvelle mer,
Et qu'à travers l'Athos le cortège barbare
Pénétra. Si des obstacles cèdent au fer,
Que feront des cheveux contre lui, Jupiter?
Que périssent la race infecte des Chalybes
Et celui qui, dans les entrailles de la terre,
Rechercha des filons pour travailler le fer.
Je venais d'être prise et mes autres compagnes
Pleuraient lorsque soudain fendant l'air de ses ailes,
Le cheval de Memnon l'Éthiopien, le cheval
Ailé d'Arsinoé la Locrienne vint
Sous mon regard, me prit et vola dans l'Ether,
Me déposant sur le chaste sein de Vénus.
C'était la Zéphyrîte elle-même qui fit
Envoyer près de moi son serviteur, elle,

LIBELLUS

Cette déesse grecque habitant à Canope :
Elle avait décidé que la couronne d'or
De la tête d'Ariane aurait une compagne,
Et ne serait pas seule à fixer les flambeaux
Éparpillés aux cieux divins : j'y brillerais
Aussi, restes sacrés d'un crâne vierge et blond.
Encor baignée de pleurs, j'arrivais chez les dieux
Et Vénus me plaça sans tarder au milieu
Des constellations, moi l'étoile nouvelle !
Je côtoie les flambeaux de la Vierge et du lion
Féroce, avoisinant l'enfant de Lycaon,
Callisto, et je guide au couchant le Bouvier
Fainéant qui se livre à l'Océan profond
Dans un pénible effort. Quoique, pendant la nuit,
Le pas des dieux me foule et quoique la clarté
Du jour m'offre à Thétys (disons la vérité :
Permetts-le moi, ô toi, la Vierge de Rhamnonte,
Même si contre moi, les astres irrités
Se liguèrent, j'avouerais le secret de mon cœur),
Non, malgré la splendeur du sort dont je jouis,
Je ne puis supporter d'être ainsi séparée
Pour toujours du front de celle que je servis,
Privée de ces parfums, ces parfums par milliers
Dont je me suis tant dans sa jeunesse imprégnée.
Et vous pour qui paraît la torche d'Hyménée,
Ne livrez pas vos corps à vos maris fougueux
Ne leur divulguez pas vos seins voluptueux,
Attendez que l'onyx ait écoulé ce doux
Breuvage, cet onyx de celles qui désirent
Que dans le lit nuptial la chasteté prospère.
Mais pour la femme qui s'abandonne à l'adultère,
Que ses présents maudits soient bus par la poussière.
Car à la femme indigne, il n'y point d'offrande
Que je veuille accepter. Non, jeunes épousées,
Puisse votre demeure être le sanctuaire
De la belle concorde et de l'amour durable !
Et toi, reine, lorsque, les yeux levés au ciel,

LIBELLUS

Tu combleras de dons Vénus aux jours de fête,
Ne laisse pas manquer de parfums ta servante :
Non, consacre-moi plutôt de superbes offrandes !
Puissé-je revenir sur tes cheveux royaux
Si l'astre meurt ! Qu'Orion brille auprès du Verseau.

BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS ET TRADUCTIONS

H. Bardon, *Catulli carmina*, Bruxelles, 1970 (Coll. Latomus, n° 112), 229 p. (texte latin et traduction française).

E. Benoist et E. Thomas, *Les poésies de Catulle*, avec traduction en vers français par Eugène Rostand et un commentaire critique Paris, 1882 (tome I: introd. et texte) et 1890 (tome II: Commentaire).

E. Cazzaniga, *Catulli Veronensis Liber*, Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum, Turin, 1941 ; 2^e éd. 1945 par L. Castiglioni ; réimpr. 1956 (XV et 167 p.)

L. Cœuret, *Poésies choisies de Catulle*, traduites en vers français, Paris, Hachette, 1872.

R. Ellis, *A Commentary on Catullus*, Oxford et Londres, 1876 et 1889.

Héguin de Guerle et A. Velatour, *Catulle, Tibulle et Propertius*, traduction de la collection Panckoucke, Paris, Garnier frères, 1860.

P. Gilbert et M. Renard, *Poésies de Catulle*, avec une étude sur sa vie, Bruxelles, 1943.

L. Herrmann, *Les deux livres de Catulle regroupés et traduits*, Bruxelles, 1957, XVII et 142 p. (Collection Latomus, vol. 29).

S. Koster, *Catulle ou l'invective sexuelle*, La Musardine, 2002.

W. Kroll, *C. Valerius Catullus*, Leipzig-Berlin, 1923 (XII et 294 p.) et 1929 (XII et 299 p.) ; rééd. Stuttgart, 1958.

G. Lafaye, *Catulle, Poésies* (texte et traduction), Paris, 1922 ; XXXVIII et 127 p. (avec un index des noms propres).

M. Lenchantin de Gubernatis, *Il libro di Catullo Veronese, testa e commenta*, Turin, 1928 ; nouvelle éd. 1947, réimpr. 1958 : LXIV et 286 p.

LIBELLUS

G. Lee, *The Poem of Catullus*, Edited with Introduction, Translation and Brief Notes, Oxford, 1990.

A. Markowicz, *Poésies de Catulle*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1995.

C. Martin, *The Poems of Catullus*, Translated by C.M., Baltimore, MD, 1990.

G. B. Pighi, *Catullo Veronese*, Vérone, 1961, 3 grands vol, in-4° :

1. *Prolegomeni al Catullo Veronese* (Cronologia e prosopografia; Tradizione del testi; Lingua e metrica; Note esegetiche e critiche; L'età di Catullo): X et 144 p.

2. *Catulli Veronensis Liber*: VI et 108 p.

3. *Il Libro di Catullo Veronese*: VI et 104 p.

K. Quinn, *Catullus, The Poems*: éd. with Introd., Rev. Text and Comment., Toronto, 1970, Londres 1971 : XLI et 456 p.; rééd. Londres, 1973.

A. Riese, *Die Gedichte des Catull, herausgegeben und erklärt*, Leipzig, 1884; XLIII et 288 p.

ÉTUDES ET ARTICLES

H. Bardon, *Propositions sur Catulle*, Bruxelles, 1970 (Coll. Latomus, n° 118); 160 p.

J. Bayet, Catulle, la Grèce et Rome, in «Entretiens de la Fondation Hardt sur l'antiquité classique», 2, 1953.

W. H. Bernstein, *A Sense of Taste: Catullus*, 1985, CJ 80, pp. 127-30.

J. Boës, *Le mythe d'Achille vu par Catulle. Importance de l'amour pour une morale de la gloire*, REL 64, 1986, pp. 104-115.

J. P. Brisson, *Rome et l'âge d'or de Catulle à Ovide. Vie et mort d'un mythe*, Paris, 1992 (Textes à l'appui).

L. Catin, *Le roman de Catulle*, BAGB 1952 (Lettres d'Humanité, 11): pp. 22-54.

R. Chevallier, *A la recherche de la villa de Catulle*, AFL Nice 50, 1985, pp. 233-7.

LIBELLUS

- V. Ciaffi, *Il mondo di Gaio Valerio Catullo e la sua poesia*, Bologna, 1987 (Coll. Forme della cultura).
- C. Deroux, *Catulle et Cicéron ou les raisons d'un silence*, LEC 53, 1985, pp. 221-246.
- C. Deroux, *Catulle et Virgile poètes du mythe*, Entretiens sur l'antiquité gréco-romaine, 1985, Univ. de Liège, Fac. de Philos., Fac. ouverte.
- J. Dion, *La composition des 'Carmina' de Catulle, Défense de son unité*, BAGB, 1993; pp. 136-157.
- J. Dion, *Du mythe à l'unité: l'œuvre d'infini chez Catulle*, REL, 74, 1997, pp. 126-144.
- D. Fasciano, *La notion de fides dans Catulle et les élégiaques latins*, RCCM 24, 1982, pp. 15-25.
- J. Granarolo, *L'œuvre de Catulle, aspects religieux, éthiques et stylistiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- J. Granarolo, *Où en sont nos connaissances sur Catulle?* IL 8, 1956.
- J. Granarolo, *Catulle, ce vivant*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- J. Granarolo, article *Catulle* dans l'*Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1969; vol. 3, pp. 1078-1079.
- A. M. Guillemin, *Catulle et les jeunes gens*, *Humanités*, nov. 1949, pp. 60-64.
- R. Heine, *Catull*, Darmstadt, 1975 (Coll. Wege der Forschung, n° 308).
- E. Link, *Poetologisches bei Catull: Die Welt virtuoser Poesie und die Leidenschaft des Artisten – ein Programm*, Erlangen, 1982 (Erlanger Studien 39).
- J. F. Maisonobe, *A propos de Catulle*, 1985, Études sémantique sur emori, AFL Nice 50, 273-82.
- J. Y. Maleuvre, *Catulle ou l'Anti-César. Perspectives nouvelles sur le libellus*, Paris, 1998.
- J. D. Noonan, *Myth, Humor and the Sequence of Thought in Catullus 95*, CJ, 81, 1986, pp. 299-304.

LIBELLUS

- K. Quinn, *Catullus, an interpretation*, Londres et New-York, 1972; XII et 305 p.
- K. Quinn, *The Catullan Revolution*, Melbourne 1959 et Cambridge 1969.
- Cl. Rambaux, *Trois analyses de l'amour. Catulle: Poésies; Ovide: Amours; Apulée: le conte de Psyché*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- R. Verdière, *L'Attis de Catulle et son excès de haine contre Vénus*. Appendice de S. Byl: *Remarques sur l'autoémasculation d'Attis*, *Paideia* 44, 1989, pp. 161-186.
- A. Videau, *Catulle élégiaque: La 'Boucle de Bérénice'*, *REL* 75, 1997, pp. 38-63.
- T. P. Wiseman, *Catullan Questions*, Leicester, 1969
- D. L. Wray, *Catullus: Sexual Personae and Invective Tradition*, Diss. Harvard University, 1996.

LE LIBER VERONIESIS CATULLI

CONCORDANCES

Dans cette rubrique, j'ai repris la numérotation des poèmes de Catulle telle qu'on la trouve dans le recueil d'origine, chaque numéro étant suivi du titre que je leur ai donné dans mon propre classement.

- I. Dédicace
- II. A l'oiseau de Lesbie
- III. La mort de l'oiseau
- IV. Le vieux navire
- V. Mille baisers...
- VI. L'ami débauché
- VII. Rassasiement
- VIII. La rupture
- IX. Le retour d'un ami cher
- X. A la putain de Varus
- XI. Message à Lesbie
- XII. Un mouchoir sacré
- XIII. L'invitation au banquet
- XIV. Envoi d'un mauvais livre
- XV. Le garçon à garder
- XVI. La défense
- XVII. Au pont de Vérone
- XXI. Affameur et vicieux
- XXII. La vanité
- XXIII. Au demandeur d'argent
- XXIV. Ni esclave, ni cassette!
- XXV. Au voleur des vestiaires
- XXVI. La maison de campagne
- XXVII. Beuverie
- XXVIII. L'arnaque

LIBELLUS

- XXIX. Les deux font la paire
XXX. Trahison
XXXI. Retour à Sirmio
XXXII. Envie d'amour
XXXIII. Contre les voleurs des bains
XXXIV. A Diane
XXXV. L'invitation à Vérone
XXXVI. Autodafé
XXXVII. Une taverne louche
XXXVIII. Un ami peu compatissant
XXXIX. Le rieur imbécile
XL. Au rival amoureux
XLI. Laide et folle!
XLII. La voleuse de tablettes
XLIII. Une fâcheuse comparaison
XLIV. Repos à la campagne
XLV. Les deux tourtereaux
XLVI. L'arrivée du printemps
XLVII. Les deux privilégiés
XLVIII. Insatiable!
XLIX. A Cicéron
L. Un ami cher
LI. A Lesbie
LII. Sur Nonius et Vatinius
LIII. Le bon mot
LIV. Injures aux Césariens
LV. Avis de recherche
LVI. Une scabreuse aventure
LVII. À Mamurra et César
LVIII. La déchéance de Lesbie
LIX. La pilleuse des bûchers
LX. Plaintes
LXI. Epithalame de Julie et de Manlius
LXII. Hymne nuptial
LXIII. Attis
LXV. A Ortalus (*en fait, prélude du poème LXVIII:
A Manlius*)

LIBELLUS

- LXVI. La boucle de Bérénice
LXVII. A la porte d'une prostituée
LXVIII. A Manlius
LXIX. Mauvaises odeurs
LXX. L'inconstance des femmes
LXXI. Le double châtiment
LXXII. Les affres de la passion
LXXIII. L'ingrat
LXXIV. La meilleure solution
LXXV. Un désir inaltérable
LXXVI. A lui-même
LXXVII. Le faux ami
LXXVIII. Sur Gallus
LXXIX. les baisers de Lesbius
LXXX. Les lèvres blanches
LXXXI. Un mauvais choix
LXXXII. Les yeux
LXXXIII. La colère de Lesbie
LXXXIV. Le mauvais parleur
LXXXV. Sur son amour
LXXXVI. La beauté idéale
LXXXVII. Un total engagement
LXXXVIII. Le crime absolu
LXXXIX. La maigreur de Gellius
XC. L'inceste et le mage
XCI. Gellius le pervers
XCII. L'amour et la haine.
XCIII. Indifférence
XCIV. Scepticisme
XCV. Sur la *Smyrne* du poète Cinna
XCVI. Consolation à Calvus
XCVII. La bouche et le cul
XCVIII. La langue de Vectius
XCIX. Baiser volé
C. Le bon Caelius
CI. Aux mânes de son frère
CII. Discretion assurée

LIBELLUS

- CIII. A l'entremetteur
- CIV. Le menteur
- CV. L'hostilité des Muses
- CVI. Le garçon et le crieur public
- CVII. Le retour de Lesbie
- CVIII. Une haine mortelle
- CIX. La promesse
- CX. Aufilena la déloyale
- CXI. Aufilena l'incestueuse
- CXII. Démultiplication
- CXIII. L'essor de l'adultère
- CXIV. Le riche pauvre
- CXV. Son plus bel attribut...
- CXVI. Bataille de vers

Table des matières

Introduction	3
--------------------	---

LES POÉSIES DE CATULLE

Dédicace	15
Retour à Sirmio	15
L'ami débauché.....	16
Le retour d'un ami cher.....	16
Un mouchoir sacré.....	17
L'invitation au banquet.....	17
Beuverie	18
Envie d'amour	18
Trahison.....	19
Un ami peu compatissant	19
Les deux tourtereaux	20
Avis de recherche	21
A la putain de Varus	22
L'ingrat.....	23
Consolation à Calvus	23
Le bon Caelius	23
Discretion assurée	24
Le garçon à garder	24
Affameur et vicieux.....	25
Ni esclaves, ni cassette!.....	25
Insatiable!.....	26
Un mauvais choix.....	26
Baiser volé	26
Les deux font la paire	27
Les deux privilégiés.....	28
Sur Nonius et Vatinius	28
Le bon mot.....	28
Injures aux Césariens.....	29
A Mamurra et César	29
Indifférence.....	29

LIBELLUS

Scepticisme.....	29
L'hostilité des Muses.....	30
L'essor de l'adultère	30
Le riche pauvre	30
Son plus bel attribut.....	30
A Lesbie.....	31
La beauté idéale	31
La promesse.....	32
A un menteur.....	32
Mille baisers.....	32
Rassasiement.....	33
Le retour de Lesbie	33
L'inconstance des femmes	34
Une taverne louche	34
Le rieur imbécile.....	35
Le faux ami.....	36
Les baisers de Lesbios	36
Les lèvres blanches.....	36
La colère de Lesbie	37
Le crime absolu	37
La maigreur de Gellius	38
L'inceste et le mage.....	38
Gellius le pervers.....	38
Bataille de vers	39
La rupture.....	39
Message à Lesbie	40
Déchéance de Lesbie	41
Plaintes.....	41
Les affres de la passion.....	41
Un désir inaltérable	41
Sur son amour	42
Un total engagement	42
L'amour et la haine	42
A lui-même.....	42
Épithalame de Julie et de Manlius	43
Hymne nuptiale	51
Envoi d'un mauvais livre.....	53
La vanité	54

LIBELLUS

A Diane.....	55
L'invitation à Vérone	56
Autodafé	56
Repos à la campagne.....	57
A Cicéron	58
Un ami cher.....	58
Le mauvais parleur	59
Sur la Smyrne du poète Cinna.....	59
Le vieux navire.....	60
L'arnaque	61
L'arrivée du printemps	61
Aux Mânes de son frère	62
A Manlius	62
A la porte d'une prostituée	68
La défense	70
Au pont de Vérone	71
Au demandeur d'argent.....	72
Au voleur des vestiaires.....	73
La maison de campagne.....	73
Contre les voleurs des bains	74
Au rival amoureux.....	74
Laide et folle!.....	74
La voleuse de tablettes.....	75
Une fâcheuse comparaison.....	75
La pilleuse des bûchers.....	76
Mauvaises odeurs	76
Le double châtiment	77
La meilleure solution	77
Sur Gallus.....	77
La bouche et le cul	78
La langue de Vectius	79
A l'entremetteur	79
Le garçon et le crieur public.....	79
Une haine mortelle.....	79
Aufilena la déloyale	80
Aufilena l'incestueuse	80
Démultiplication.....	80
Attis.....	81

LIBELLUS

La boucle de Bérénice	84
BIBLIOGRAPHIE	
Editions et traductions	88
Etudes et articles	89
Le Liber Veroniesis Catulli	
Concordances	92



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Lesbie*, John Reinhard Weguelin.

Composition et mise en page : © ÂTHENA PRODUCTIONS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.